

La Gueule ouverte



n° 249 / Hebdomadaire / 21 février 1979 / 5 FF

Suisse 3 FS / Belgique 42 FB

TOUT VA BIEN !

CHINE-VIETNAM : ÇA COMMENCE.

CAMBODGE : ÇA CONTINUE.

IRAN : ÇA N'EN FINIT PLUS.

**TCHAD : DE NOUVEAU
LA VAILLANTE ARMÉE FRANÇAISE.**

**UNE SEULE OMBRE AU TABLEAU :
LE LARZAC...**

Lettre de l'intérieur

Le dimanche 18 février, j'ai compris que la Gueule Ouverte c'était fini. Oh pas le journal, il pourra bien continuer, vaille que vaille, avec des gens salariés comme il y en a de plus en plus, des qui acceptent que les décisions soient prises sans eux, dont je fais partie, dont tu fais partie, lecteur.

Mais la G.O., celle qui dénonçait la fin du monde, parce qu'il y avait un monde, ce qui n'est plus le cas, celle-là n'existe plus. Il y a des hommes et des femmes qui cherchent à survivre dans un marasme, dans la «restructuration», ce qui prouve que ce monde est déjà en bout de course.

A moins que ce ne soit le début d'une autre ère, où chacun saurait intimement que nous sommes des êtres de chair et de sang, d'intelligence et d'amour, qui cherchons avant tout à avoir le maximum de plaisir pour le minimum de peines, et que pour cela, il n'y a pas besoin d'un journal qui dénonce. Il y aurait plutôt besoin de se rencontrer, de se découvrir, d'échanger nos expériences, nos illusions et désillusions. Se reconnaître. A la Gueule Ouverte, une équipe restreinte est préposée à la fabrication. A cause de sa fragilité, le journal connaît des secousses violentes. Mais au plus profond, n'est-ce pas ce sentiment qu'il n'y plus à dire, mais à faire, à découvrir, à rencontrer...

Alors plus besoin d'un journal national d'«écologie politique et de désobéissance civile», mais créer de petits «liens» régionaux où on puisse échanger nos expériences, nos tentatives de vie autre.

Ce dont on a besoin, ce n'est plus d'un journal qui crie le désespoir, mais qui parle de nous, de chacun, de l'autre, de ce qu'il fait, de ce que nous faisons.

Et pour cela, la Gueule Ouverte peut vivre. Mais elle a besoin de tous. D'une équipe de fabrication, de rédacteurs, de préposés au fichier et à la diffusion, de vous, lecteurs, pour nous interpeler, souvent.

Al'heure où j'écris, je ne sais même pas si le journal sortira normalement. Sans doute, avec les difficultés d'une «équipe» de cinq personnes.

Mais, nous tous de la Gueule Ouverte ou vous qui nous lisez, il faut sortir de l'ornière.

Ce n'est plus d'écologie qu'il faut parler, mais de nous, de ce que nous sommes et de ce que nous voulons.

Nous attendons vos suggestions.

Pierre CHIBLEUR
Cette lettre n'engage que son auteur

Ça manque d'huile

Et de discours en discours, et de paroles en paroles... et de centrales nucléaires en déchets japonais...

Nous avons mené un combat qui nous a conduit tout droit au pessimisme : Le pouvoir n'est-il pas trop fort lorsqu'il veut à tout prix gagner ? Écologie ne veut plus rien dire d'avoir débaroulé dans trop de ravins. Les écologistes se divisent en clans,

comme l'extrême gauche par-sème le parterre de mille et une sectes. Malville est devenue la forteresse de béton promise, les déchets japonais (et autres) sont à La Hague, attendant tranquillement un hypothétique retraitement (dans combien d'années ?).

Je crois que le discours de l'écologie a absolument besoin de réalité. On ne va pas discuter avec les gens en leur montrant que des idées, sans peine de prendre un bidon. Allez dire qu'il est possible d'utiliser l'énergie solaire ou éolienne en petites unités, on vous rira au nez. Si dans le quartier ou le village, une maison a son éolienne, tiens, c'est déjà mieux, plus compréhensible, plus réel. Allez parler à un ouvrier de ses besoins créés par la société, alors que vous consommez peut-être plus que lui d'essence et de gadgets. Parler de nourriture autre en se bouffant son rôté chaque jour, ou de médecine autre en avalant son aspirine...

Lorsque l'on fait l'effort de changer sa tête, il faut ensuite faire l'effort de changer sa vie, et alors, l'exemple aidant, le discours peut attendre. Et le combat n'est plus désespérant.

Et le non-violent ne se présenterait alors plus simplement comme celui qui s'assoit à la manif quand ça cogne pas trop fort ou qui se tire quand ça chauffe, c'est-à-dire quelqu'un qui ne touche pas notre interlocuteur dans sa vie de tous les jours, mais bien comme quelqu'un qui fait partie de la vie sociale et qui s'efforce de l'influencer.

lument mettre sa vie en accord avec cette nouvelle tête sous peine de déprime, désespoir non-créatif (il ne l'est pas toujours) et abandon de tout combat.

Nous sommes à une époque charnière où l'on a réalisé pour beaucoup le changement de tête, on l'amorce (même confus et presque inconscient car refoulé), et où la vie ne suit pas encore. Époque charnière et donc inconfortable. A nous de faire que la charnière coulisse pour laisser la porte du temps vivant s'ouvrir sur notre monde.

Jean-Michel Calvi

Réactions sur l'Alsace

Jaimerais vous faire part de mes réactions après le dossier sur l'Alsace que vous avez publié il y a quelques semaines.

En ce qui concerne les études d'impact.

L'article me semble un peu idyllique. On a envie de participer à ces études. Pourtant j'ai réalisé, en tant que géographe, la partie érosion des sols + circulation de l'eau dans les sols + érosion des cours d'eau de la 1^{ère} étude d'impact. (Ça prouve d'ailleurs que l'environnement n'est pas seulement un problème d'écologie - donc de biologie - mais aussi une étu-

tement que mon «rapport voisinait en mauvaise position» dans le dossier avec mon «rapport, modifié à la façon Waechter.»

J'ai alors renoncé à continuer avec un gars qui veut jouer au petit chef considérant ses associés comme des larbins. N'étant pas compétent dans son domaine «la faune», je me serais bien interdit de réécrire son rapport. Il me paraît normal de demander la contrepartie. Je voudrais encore ajouter les précisions suivantes :

*Ma renonciation a signifié pour moi le chômage. D'ailleurs j'ai choisi de renoncer au salaire de ce travail et de le verser à des actions où les écologistes de Waechter ont été particulièrement discrets, pour ne pas dire plus (par exemple marée noire).

*J'aurais de toute façon renoncé à poursuivre ma collaboration car j'estime que la formule Etat-association nuit aux chômeurs. Si l'Etat prétend faire quelque chose en matière d'environnement, qu'il y consacre des moyens ! Ainsi j'estime que chaque DDA devrait engager à titre permanent (et non sous forme de vacataires qu'on «remercie comme des objets» qu'on jette après usage) au minimum un écologiste-biologiste et un géographe. Le fait qu'une association se prête à la formule actuelle du Haut Rhin est à la limite une prime au chômage.

*Dans votre dossier A. Waechter prétend que seule l'AFPN a fait du bon travail contrairement aux bureaux présentés pour le même

la DDA. Pourquoi ? Pour se pavaner dans la presse, qui le plus souvent, en arrive à ne parler que de «son» action.

Pour ce qui est de la «stratégie» politique.

Tout d'abord je déplore qu'on présente les gens d'Ecologie et Survie comme «les» écologistes alsaciens. Il n'y a pas qu'eux ! J'ai également appartenu à cette formation et y ai adhéré sans enthousiasme, simplement parce qu'il y a 3-4 ans, aucune formation démocratique de gauche ne s'occupait d'écologie.

J'ai tout de suite compris l'orientation politique de cette formation. Son slogan «ni gauche ni droite» résulte tout d'abord de l'origine sociale de certains de ses membres : S. Fernex, par exemple est certes respectable, mais elle est originaire d'un milieu plutôt «aristo». Il ne faut donc pas s'attendre à ce que ces gens contestent ce qui, à mon avis, dans nos pays occidentaux, est la cause principale du problème écologique (et maintenant également de l'emploi) : le capitalisme et sa notion de profit.

Est ce un hasard si Waechter m'avait dit l'an dernier, à propos des études de remembrement, la chose suivante : «Hein, Giscard a quand même fait pas mal pour l'écologie ? » A chacun de juger !

Pour ce qui est de la forme, la démocratie réelle ne prospère pas particulièrement à Ecologie et Survie. Chacun peut certes donner son avis mais comme le dit S. Bischoff (que je ne connais pas), une fois arrivé le moment du choix, c'est la bande Waechter-Fernex qui fait comprendre (oh combien gentiment) que son point de vue est «à prendre ou à laisser».

En définitive, on peut se demander s'il n'y a pas une complicité de fait entre l'administration d'Etat et le système AFPN - Ecologie et Survie - la 1^{ère} poussant discrètement à la «promotion» de Waechter (par ex. par les études d'impact), afin d'en faire l'écologiste de service. Ça fait un peu penser aux liens existant entre les pouvoirs publics et les syndicats agricoles officiels (FNSEA).

Le plus comique c'est que je me souviens très bien des débats que j'avais eu avec Waechter en 1972, au sujet de l'attitude à avoir face à l'administration. Il se comportait en opposant pur et dur à tout contact, même non compromettant, avec celle-ci. Je crois qu'il serait donc important que la GO établisse des dossiers concernant :

*le principe des études d'impact, leurs limites, leur intérêt, la nécessité de considérer ceux qui y travaillent comme des travailleurs à plein temps et dignes, à ce titre, d'un minimum décent de conditions de travail.

*la nécessité de réfléchir aux moyens de lutte anti-chômage et ce que les problèmes d'environnement peuvent apporter comme possibilités de créations d'emploi réels (et non d'un bénévolat-alibi).

*la nécessité de réfléchir à une stratégie écologique plus vraie, qui s'attaque aux causes réelles du problème (pour moi le capitalisme), une stratégie qui tienne réellement compte du problème du chômage (comment peut-on être écologiste quand on a la cervelle serrée par l'angoisse du lendemain ?).

*une stratégie enfin qui, à côté du chômage, prenne à bras le corps les problèmes les plus pressants des 3-5 prochaines années : celui des transports en commun (et plus particulièrement ferroviaires, cf le débile rapport Guillaumat) et celui du nucléaire.

Bien cordialement

M.R



Car évidemment, changer sa vie ne veut pas dire laisser tomber les problèmes relatifs à l'état, son existence ou sa non-existence, son système économique, etc.

La révolution, ça se fait d'abord dans sa tête (ça se raba-che depuis des années, mais enfin...!), parce qu'on est tout englué par l'idéologie dominante des siècles passés (et là peut apparaître le problème des classes sociales, car suivant la classe à laquelle on appartient, l'idéologie a plus ou moins de poids). Une fois cet effort de fait, il faut abso-

de du milieu physique).

J'ai cru naïvement que chaque gars compétent dans son domaine serait une personne à part entière, responsable de son travail, quitte à ce que les contributions de chaque partie de l'association informelle soient harmonisées.

Comment définir le comportement de Waechter à mon égard, qui a modifié mon rapport sans même me demander mon avis ? Au moment d'envoyer le travail à la DDA, je me suis aperçu fortui-

travail. Je ne connais pas ces derniers mais je suis sûr d'une chose : c'est que Waechter a fait du dumping pour obtenir le contrat.

A tel point qu'il a fallu que je me batte pour obtenir un salaire de 2 800F (pas plus qu'un ouvrier qualifié) et des frais de repas de 20F (il en était à considérer que 12F suffisaient). Dans ces conditions, il est évident que l'on peut «enlever un contrat», mais tout ça pue l'anti-social à plein nez. Waechter a même été jusqu'à proposer des délais plus serrés que ceux de



Chummy Chumez («Une biographie», éditions Sohm)

«Je ne pourrai jamais comprendre comment j'ai pu être spectateur de ma propre mort.»

En ces temps héroïques qui abritaient encore nos espoirs hallucinés d'une révolution socialiste et d'une autogestion généralisée, certains, parmi les plus lucides, décortiquaient les méandres d'une spectaculaire société marchande en voie de mutation. «Nous ne voulons pas être les témoins du spectacle de la fin du monde» écrivaient en substance les situationnistes «nous voulons être les acteurs de la fin du monde du spectacle».

Eh bien, c'est raté. Complètement raté. Le monde du spectacle ne s'est jamais si bien porté. Et le spectacle de la fin du monde n'en peut plus de se préciser de jour en jour. De flashes de deux phrases annonçant que chinois et vietnamiens continuent de s'entretuer là-bas, tout là-bas, en remémoration télévisée des carnages nazis, l'horreur n'a jamais été aussi lointainement présente qu'aujourd'hui. De show présidentiel en show rocardien, la politique n'a jamais été aussi promotionnelle, aussi théâtrale.

Côté fin du monde, l'apocalypse a peu à peu cédé sa place à l'impasse, au blocage annihilant. La guerre nucléaire au chômage. Même si la première menace peut être brandie demain pour resouder des peuples dont les vieilles valeurs idéologiques s'effritent à la vitesse grand V.

Nos vedettes politique nous préparent, cyniquement et dans notre dos (comme dans un bon policier, tout est dit mais la clef de l'intrigue ne se découvre qu'à la fin) un monde où la marchandise, enfin, aura atteint la

suprématie totale et incontestée. Les vedettes qui «marchent le mieux» sont celles qui nous parlent le plus crûment de ce redéploiement de l'économie et du social, de cette victoire sans partage de l'objet-roi. Et elles marchent d'autant mieux que le redéploiement qu'elles proposent intégrera l'aspect humain et social. Qu'il récupérera nos désirs. Exemple: Rocard.

La vie, elle, ne peut plus être ailleurs. Si aux temps «heureux» de l'expansion économique, nous pouvions encore rire des simagrées télévisées de nos pitres politiques, ce mépris ironique ne peut plus être de mise aujourd'hui. Partout, ou presque, à chaque instant, ou presque, les sinistres retombées de ce que l'on croyait être une farce destinée à distraire le bon peuple nous provoquent à la soumission ou à la lutte. Nous n'avons plus le choix des armes, sauf en de rares contrées non encore explorées par les missionnaires de la religion marchande.

D'où le marasme actuel du mouvement écologique. D'où la crise d'identité d'une opposition politique qui se veut autre.

Ce n'est tout de même pas parce que «réalisme» se conjugue de plus en plus souvent avec «pessimisme» qu'il faut en profiter pour s'endormir dans un nihilisme qui risque d'être le plus court chemin vers notre linceul. Ce n'est pas parce que nous ne savons plus où nous allons qu'il ne faut pas continuer à y aller.

Marc Thivolle

Administration
Bourg de Saint Laurent
en Brionnais.
71800 La Clayette
Tél: (83) 28 17 21
Télex: ECOPOLE 801 630F

Sommaire

Notre télex est à la disposition des lecteurs. Par l'intermédiaire d'un poste public télex-PTT il est possible de nous envoyer des articles.

De même, nous pouvons recevoir des communiqués, qu'à notre tour avec notre propre télex, nous pouvons rediffuser à la presse (dans ce cas, mettre «à rediffuser» en tête du message pour que nous la mettions sur bande perforée). Pour toute information de dernière minute vous pouvez téléphoner jusqu'à dimanche 16h.

SARL Editions Patatras, Capital de 2100F.

Abonnement 170 à 250F selon vos revenus. 180F minimum pour l'étranger, 150F pour les collectivités 100F pour les cas sociaux patentés, les chômeurs, les objecteurs, les insoumis et les taulards.

Chèque bancaire ou postal à l'ordre des éditions Patatras, Le Bourg 71800 St Laurent en Brionnais (joindre la dernière bande d'envoi et 2,40F en timbres)

Nous vous demandons un délai de 15 jours pour effectuer les abonnements, réabonnements en retard et changements d'adresse.

La résistible ascension du sieur Rocard
Actualités juridiques et nucléaires
«Simone de Beauvoir»
Entretien avec Jacques Attali
Les états d'âme d'Arthur
L'homme à modeler
Petites scènes de chasse en Nivernais

p. 4 et 5
p. 6 et 7
p. 8
p. 9 à 12
p. 13
p. 14 et 15
p. 16 et 17

La résistible ascension du sieur Rocard

Michel Rocard, dans sa croisade contre les «archaïsmes» de la gauche est l'image la plus achevée de cette nouvelle génération de cadres politiques, fils du «nouvel ordre économique».

Michel Rocard a le vent en poupe. Même «Libération», avec un soin d'entomologiste, consacre une série de reportages flatteurs sur la montée au firmament des sondages de la nouvelle «star» du Parti Socialiste.

«Efficace» et «passionné», comparé ouvertement à Edouard Bernstein - le premier grand «révisionniste» du mouvement socialiste international - l'ancien secrétaire-vedette du PSU a gagné ses galons en disant tout haut ce qu'un grand nombre de membres de son nouveau parti pensaient tout bas. L'intégration de la France dans le marché mondial et la «restructuration industrielle» sont inévitables. L'action des socialistes devra partir de ce postulat et se débarrasser des «archaïsmes» sentant leur vieille SFIO.



Photo Gallocher

Rocard n'a pas tort. Depuis l'échec de l'Union de la Gauche aucune force politique n'est encore en mesure de s'opposer aux projets néo-libéraux du tandem Giscard-Barre. L'internationalisation de l'économie française est bien au cœur des nouveaux choix politiques, et la facture à payer s'annonce particulièrement lourde.

La clef du «nouvel ordre économique» est le redéploiement industriel en direction des «pays en voie de développement» : à eux la production «courante». Les pays «développés», assureront les produits à haute technologie et forte valeur ajoutée. Les industries françaises ont toutefois, accumulé un sacré retard dans la course à l'exploitation des ouvriers baillonnés et mal payés du «Tiers-Monde».

Une étude, effectuée dans le cadre de l'université de Paris 1, sur le développement des échanges commerciaux de produits manufacturés entre pays riches et pays pauvres entre 1970 et 1977, met en évidence la position «archaïque» de la France d'avant 1978. Sur les 600 catégories de nomenclature de produits

manufacturés, importés par la France, les pays en voie de développement (PVD) n'ont une présence importante que dans 12, et même dans ce cas, les taux d'importation sont très faibles. Un exemple : 31,9% pour le Japon, 22,7% pour l'Angleterre et 20,4% pour l'Allemagne Fédérale - la France est loin derrière).

Les Etats-Unis ont même été jusqu'à liquider des secteurs entiers de leur économie qui ne supportaient pas la concurrence des pays pauvres. De plus, ils réduisent brutalement leurs importations en provenance des autres pays «développés» : pour les vêtements, cette part est passée de 45% à 17% (ou 86% à 45% pour les chaussures). A ces chiffres il faut ajouter le développement de l'industrie sidérurgique dans des pays comme le Brésil ou la Corée du Sud, ou bien celui de la production de

machines-outils (en particulier à Taïwan), dont les modèles courants envahissent les USA; au grand dam des exportateurs japonais, obligés de se spécialiser dans les modèles de haut de gamme à contrôle numérique, afin d'essayer de maintenir leur place dans le marché américain. Le déficit commercial des Etats-Unis en ce qui concerne les machines-outils s'est monté à 100 millions de dollars en 1978, où, pour la première fois, les importations ont été supérieures aux exportations.

Protectionnistes contre néo-libéraux

Il est notoire que les gouvernements des pays en voie d'industrialisation forcée, préfèrent ouvrir leurs marchés en pleine expansion, aux pays développés les mieux disposés à l'égard de leurs exportations. En France, cependant, malgré la faible incidence des importations en provenance des PVD, la production industrielle de ces pays n'en constitue pas moins un danger pour les

industries françaises «concurrentes», dont les prix de production sont bien plus élevés. Ce danger concerne le marché national, mais aussi les marchés étrangers, clients traditionnels de la France.

L'étude de l'université de Paris 1, remarque que ces «industries menacées» sont géographiquement très concentrées. «Dans une dizaine de départements (elles) représentent près de 40% de l'emploi». Une telle concentration, qui met en jeu le «statu quo» social dans des régions entières, accorde à ces secteurs industriels déclinants, un poids politique considérable. Tout le réseau de dirigeants et notables locaux (qu'ils soient socialistes, radicaux, gaullistes, RPR, giscardiens et même, parfois, communistes), dont les carrières dépendent du maintien d'un équilibre social minimum dans la région, constitue un puissant «lobby» en faveur de mesures protectionnistes. Cette politique de freinage à la semelle de chaussure, même si elle permet aux notables de gagner du temps pour retourner leur veste, ne fait cependant, qu'aggraver le processus de décadence de ces secteurs industriels condamnés par le «nouvel ordre économique».

Comble de l'ironie ! Dans la plupart des cas, ce ne sont même pas les «étrangers» qui «étranglent l'industrie nationale». La plupart des produits manufacturés, exportés par le Tiers Monde, sont de fait, fabriqués par les filiales des grands groupes industriels des pays développés. Ces mêmes groupes qui, en France, sont les principaux bénéficiaires de la politique néo-libérale de guerre commerciale prônée par Raymond Barre et son gouvernement.

Le PC défend les bagnes industriels

A Boulogne-sur-Mer, à Valenciennes, à Longwy ou à La Ciotat, le Parti Communiste et la CGT s'opposent au «démantèlement» de l'industrie, au nom de la défense de l'emploi et de l'indépendance de la France. Soit. A priori, rien à redire. D'où vient toutefois ce sentiment de lassitude et de méfiance face au protectionnisme patriotard du PCF ?

Le maintien des activités des secteurs condamnés par l'intégration de l'économie française au marché mondial, ne pourrait se réaliser qu'en protégeant ces derniers de toute concurrence. Pour sa part, le marché interne français est cependant trop exigü pour garantir seul la survie économique de tous ces «canards boiteux». En même temps, aussi bien les prix des matières premières que l'accès aux marchés étrangers échappent aux velléités planificatrices des économistes du Parti. Pour maintenir en vie les industries aujourd'hui menacées, il ne resterait donc plus qu'une solution : demander de sérieux «sacrifices» à des travailleurs qui subissent déjà des conditions de travail parmi les plus dures de l'hexagone. Seul un pouvoir politique autoritaire pourrait imposer un tel niveau d'«austérité».

Une bureaucratie étatique répressive, pratiquant une politique rigide de sacrifices pour sauver les secteurs les plus «arriérés» de l'économie au détriment des plus dynamiques : pas étonnant que le projet du PCF n'enchanter pas les foules !

Cela n'enlève d'ailleurs rien de l'importance des initiatives de luttes locales des militants combattifs de la CGT et du PC : Celles-ci constituent souvent un premier cadre organique autour duquel s'organise la riposte ouvrière. Cette dernière, ces temps-ci, a aussi tendance à dépasser, rapidement, les limites imposées par les dirigeants syndicaux (la CGT et le PCF - qui ne supportent pas que des actions puissent échapper à leur contrôle - n'ont d'ailleurs pas manqué de dénoncer ces «débordements irresponsables»).

De fait, arquetypés sur leur position de défense à tout prix des bagnes industriels qui garantissent l'emploi, le PCF et la CGT ne font pas le poids face à l'offensive «sauvage» du pouvoir giscardien. Le propre même de la politique néo-libérale n'est-il pas de pousser à la reconversion industrielle forcée, sans tenir compte du coût social d'une telle opération ?

Ecureuils contre vieux lions

Cette réhabilitation de la «loi de la jungle» dans le domaine social et économique ne bouleverse pas seulement le réseau de notables locaux qui ont fait la force du mouvement gaulliste (voir le dernier numéro de la G.O.). Le Parti Socialiste - deuxième grand réservoir français de notabilités régionales - est aussi touché de plein fouet.

Sous le régime du général De Gaulle, ce sont les élus locaux républicains qui ont permis la lente reconstruction du PS. Dans ses fiefs - dont le plus fameux est celui de Gaston Defferre dans les Bouches du Rhône - les vieux lambeaux de la défunte SFIO dérivèrent leur pouvoir des mêmes sources qui assurèrent celui des notables gaullistes dans d'autres départements : hommes d'affaires locaux, dynasties industrielles,



Photo DR

Avant d'être le jeune loup du PS renoué, Michel Rocard fut plus simplement Eclaireur de France. Gageons que déjà il brigait la place de son chef de troupe...

patrons de presse régionale, etc. D'une part, comme leurs homologues à la croix de Lorraine, les notabilités socialistes régionales se trouvent en porte-à-faux par rapport au processus de restructuration industrielle qui remet radicalement en question les rapports de pouvoir locaux. D'autre part, un fossé de plus en plus large se creuse entre ces potentats de province, politiciens et conservateurs, et les jeunes technocrates «progressistes», toujours plus puissants au sein des instances nationales de l'appareil socialiste.

bases matérielles de ce pouvoir et comment peuvent-elles être détruites ?

Quels sont les impératifs qui gouvernent la relation entre formes de pouvoir et rapports de production ? La gestion sociale et économique peut-elle être indépendante des formes du pouvoir réel ? Et les pressions internationales ? Et tout le reste...

Si par un improbable sursaut civique, les citoyens français se décidaient à porter «aux affaires» Rocard et ses compagnons, que pourraient bien faire

Un tel esprit n'est pas très éloigné du socialisme «humain» prônant l'œcuménisme social autogestionnaire, défendu par les «nouveaux socialistes». A quand une alliance officielle entre Rocard et Henri Derouet, évêque de Sées, un des inspirateurs du document - de style très rocardien - sur la situation économique et sociale, publié, début janvier, par le conseil permanent de l'épiscopat français et intitulé : «Vivre l'espérance dans la crise actuelle ?»

Si l'Eglise de France était disposée à donner la main au protestant Rocard on irait au devant d'une sacrée force politique !

En attendant, voilà la fine fleur de l'opposition en France qui lorgne encore une fois, vers un «homme providentiel», au programme «new-look» mais confus, dans lequel chacun projette tous ses espoirs. L'attente du miracle tient place de réflexion politique.

Michel Rocard, quant à lui, a des problèmes plus prosaïques. Pour gagner son pari il doit d'abord conquérir l'appareil du parti. Tâche actuelle dont il s'aqu Coast avec la conscience qui le caractérise. Comme Giscard, dans la majorité, il peut commencer à compter sur l'effet de succion irrésistible, que des sondages en hausse ne manquent jamais de provoquer chez la plupart des bonzes socialistes.

Le succès ou l'échec de cette petite politique du bouton de veste seront déterminants pour le Congrès du PS à Metz, en avril, où Rocard semble décidé à jouer son va-tout face aux partisans de François Mitterrand et au CERES. Or, ce congrès est d'autant plus important que le vainqueur, aura la haute main sur l'organisation de la campagne électorale des socialistes aux élections européennes. La tendance socialiste la mieux représentée au Parlement européen aura, du même coup, un puissant levier de pouvoir interne au parti. Le poids des euro-socialistes français pèsera lourd en effet au moment du choix du candidat socialiste qui devra s'opposer à Valéry Giscard d'Estaing dans la course à la présidence de la République en 1981...

n'ont pu, malheureusement, trouver d'autre expression politique nationale que cette parodie d'unité bureaucratique représentée par feu l'Union de la Gauche. L'échec électoral a aussi de ce fait, marqué la débacle du «mouvement social». Ainsi l'ont vécu les protagonistes de ce «mouvement», mais aussi les patrons et le gouvernement qui, depuis, n'hésitent plus à étaler leur arrogance soulagée.

Toutes les catégories professionnelles, tous les réseaux sociaux, tous les symboles et les codes de communication qui avaient fait la force - et la faiblesse - des révoltes des dix dernières années, sont aujourd'hui écartelés, écrasés, bouleversés. Période de transition. Le vieux n'est pas tout à fait mort, et il accouche le jeune dans la douleur. Inutile de nous leurrer : aucune proposition de pouvoir, aucun programme «global» n'est possible. Repartir à zéro, être attentifs aux besoins pressants d'une population de «mutants», (future chair-à-profit du «nouveau capitalisme»), respirer avec intelligence les explosions de révolte, neuves ou anciennes, qui explosent de ci de là, sans avertir.

A l'exception d'un imprévisible tremblement de terre social - dont la France, historiquement, a l'habitude - la «politique», pendant un certain temps, se fera sans nous. Tout au plus se souviendra-t-elle de nous à l'occasion d'une flambée de ras-le-bol. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour ne pas s'y intéresser. Il n'a jamais été aussi nécessaire de comprendre les vrais enjeux de la «grande politique». Cette «intelligence de l'ennemi» peut, seule, permettre d'essayer de nouvelles formes de lutte, de renforcer ce qui peut encore l'être, d'apporter la part «d'incertitude» dans les plans bien tracés du pouvoir. Tous les interstices, toutes les fractures et les contradictions de la «politique» devront être exploités pour empêcher qu'un mol consensus impuissant ne se forme autour des recettes des technocrates (de «droite» ou de «gauche»). L'astuce devra être considérée comme tabou. De l'action militante à la magouille électorale une seule question doit être posée : notre pouvoir de déterminer le cours des événements et de notre propre vie augmente-t-il ou diminue-t-il ? Après avoir dévoré notre corps, après avoir occupé tous nos territoires, la civilisation du profit tente d'envahir les bouts de notre temps qui lui échappent encore.

Réfléchir pour durer : les principaux atouts des nouveaux «capitaines de la guerre du temps».

Carlos de Sá Rêgo



Ainsi, le modèle électoraliste d'action politique des vieux élus socialistes, basé sur des comportements sociaux enracinés et codifiés, est attaqué sur deux fronts : d'un côté, par la «crise», de l'autre, par les prétentions à une gestion «rationnelle», «démocratique» et «humaine» de la société, cheval de bataille des jeunes énarques aux dents longues qui disputent la direction du parti. Sentir d'où vient le vent du succès, pour rallier le vainqueur, est devenu la principale préoccupation des vieux lions républicains au flair opportuniste bien-tôt légendaire.

Michel Rocard, dans sa croisade contre les «archaïsmes» de la Gauche, est l'expression la plus achevée de la nouvelle génération de cadres socialistes. Il est faux de continuer à considérer ces derniers comme de simples crypto-giscardiens, prêts à sauter dans la galère du président de la République.

A la différence du «réalisme froid» des néo-libéraux actuellement au pouvoir, les «nouveaux socialistes» ont un sens messianique et puritain de leur mission. Leur délire est ascétique et rigoureux. Inspirés par la science économique, bardés d'honnêteté planificatrice, portant haut les couleurs de la gestion décentralisée, les nouveaux croisés du «socialisme» veulent, tout simplement, faire le bonheur des gens.

Jacques Attali, bien que mitterrandiste dans l'actuelle bagarre au sein du PS, avait bien résumé, dans un article déjà ancien, la conviction-clé des nouveaux socialistes : «une gestion douce de la crise capitaliste n'est plus compatible avec le maintien du capitalisme et conduit nécessairement à la rupture avec lui. (...) une social-démocratie repensée devient une première phase possible de la transition vers le socialisme».

Le capital décide une restructuration violente ? Alors, une gestion douce de cette restructuration est anti-capitaliste ! Curieux sophisme qui fait l'impasse sur toutes les questions centrales : qui détient le pouvoir effectif et comment celui-ci s'articule-t-il ? Quelles sont les

ces derniers ? Entre une version «euro-française» du cynisme à la Helmut Schmidt et celle, opportuniste et fatale, d'un Allende hexagonal, l'espace pour la «restructuration à visage humain» est plutôt réduit.

La nouvelle croisade de Michel Rocard

En attendant, Rocard et Giscard ne sont pas «bonnet blanc et blanc bonnet». Ne serait-ce que parce que Rocard veut remplacer Giscard ! Et que dans cette période de marasme post-1978, il est peut-être le seul à avoir une chance (bien faible) de réussir. Toute la «crédibilité» accordée par les sondages à la nouvelle vedette du PS tient à ce ras-le-bol populaire : peut-être qu'avec celui-là, on y arrivera, comme en 36 !

C'est cet espoir, toujours frustré depuis la fin de la dernière guerre, qui attire aujourd'hui, vers le rocardisme, un ensemble de forces hétérogènes, comme des lucioles autour d'une flamme. Anciens gauchistes fatigués, partisans de la philosophie du «moindre mal», enseignants et animateurs sociaux dynamiques, technocrates en mal de portefeuilles ministériels, «réalistes» de la CFDT qui poursuivent leur mythe de «contrôle syndical de la restructuration industrielle», notables opportunistes et même une partie du jeune patronat qui croit que l'avenir d'une «économie de concurrence» doit s'appuyer sur «un large consensus social».

En outre, une importante composante de la «gauche» risque de jouer en faveur de Michel Rocard. Il s'agit des gros bataillons de militants chrétiens, en partie dégoûtés par leurs incursions enthousiastes, mais souvent brouillonnes, dans les domaines, pour eux réservés, de l'idéologie «marxiste». Le renouveau agressif de la doctrine sociale de l'Eglise, stimulé par Jean Paul II, tombe à pic pour donner un «sens» à la traditionnelle volonté «d'engagement social» du militant chrétien.

Réfléchir pour durer

L'avenir n'est pas très gai. Giscard, Chirac, Rocard ou Marchais n'ont plus grand chose à voir avec les réelles préoccupations de tous ceux qui se retrouvent à devoir subir plan Barre sur plan Barre. Tous les acquis, et tous les espoirs des luttes menées depuis 1968



Photo DR

Mineurs en fugue



Photo Gallocher

Le récent rapport sur l'activité des brigades des mineurs, rattachées à la direction centrale des polices urbaines est loin de contrarier l'analyse de feu Fournier puisqu'il révèle officiellement qu'en 1977, les policiers ont mis la main sur 13465 fugueurs et 2578 jeunes en état de vagabondage scolaire. Ce ne sont que des chiffres officiels, de ceux qui déclaraient 65000 fugueurs en 1976 alors qu'il fallait en compter 130000. Rebelles, les mineurs ne se contentent plus de fuguer de leur famille, mais également de la contester ouvertement, sous les vivas de la foule, cette famille fondée sur la propriété bien avant la famille bourgeoise, cette famille dans laquelle les femmes deviennent propriétaires des hommes, les enfants propriétés des adultes, et tous propriétés des maîtres d'esclaves et pour finir, des complexes militaro-industriel capitaliste.

Si 1979 est décrétée l'Année de l'Enfance par les adultes, les mineurs, eux, placent cette même année sous le signe de la combativité, du droit à l'autodétermination, une sorte d'autonomie vivante, concrète, telle que la définit le petit Larousse. En effet, si dans la loi française le mineur a quelques droits, il ne les exerce pas lui-même. Or, donner des droits à des individus, c'est les donner avec le désir qu'ils les exercent. Sinon, cette «faveur» n'est que poudre aux yeux.

Mais gaffe, donner des droits à un mineur, c'est pas lui donner une ligne de conduite. C'est simplement lui permettre de devenir autonome, d'exister en tant que tel. La loi n'oblige pas à l'utilisation des

droits, mais elle permet à celui qui choisit de les utiliser, la possibilité de le faire. La plupart de ceux qui parlent des droits du mineur parlent de sa protection, mais jamais de sa liberté, de son indépendance. Or, c'est bien ce que je veux dire, il s'agit désormais pour le mineur d'être davantage libre, indépendant, responsable.

C'est pour débattre de la réalité du problème que samedi 27 janvier, sous le chapiteau de l'hippodrome de Pantin, ils organisèrent le gala des mineurs en lutte, qui rassemble environ un millier de jeunes parisiens et banlieusards. Au centre des débats, qui n'attirèrent que peu d'intéressés, l'autonomie du mineur vis-à-vis de la famille, mais surtout un appel à la désertion des foyers dits de «cas sociaux», dont quelques éléments mineurs se trouvaient dans la salle, à la recherche d'un endroit où vivre selon leur choix et disposer collectivement d'un lieu où ils pourraient organiser l'accueil des autres mineurs en fugues : **Parce que nous en avons marre de vivre une vie que nous n'avons pas choisie, parce que l'institution refuse de nous entendre, parce que nous disons non à la répression qui s'exerce sur nous dans les Foyers, nous en sommes partis ! Cela fait plus d'un mois que la lutte est commencée et que nous sommes dans l'illégalité !**

Ils s'étaient donc enfuis de quelques «centres éducatifs» pour se retrouver dans un collectif d'anciens éducateurs de la région parisienne, aujourd'hui accusés de «détournement de mineurs». Il faut rappeler à ce propos que la loi est extrêmement sévère vis-à-vis des adultes qui accueillent chez eux des mineurs en fugue qui peuvent être condamnés à de lourdes peines de prison. Il est donc nécessaire d'abolir cette loi absurde qui n'a d'autre but que d'encadrer le mineur dans un système sévère. Celle-ci a deux buts précis : l'un qui assure la «protection» de l'enfant pour qu'il ne soit pas «victime» d'adultes déséquilibrés qui chercheraient à profiter de

la situation de désarroi et du manque affectif du mineur, et l'autre but qui est de tenir l'enfant loin de toute assistance. Dans le premier cas, la loi n'a jamais fait peur à certains individus qui agissent tout de même. Dans d'autres cas, en revanche, la loi est parfaitement efficace, et quand il fugue, le mineur est vraiment seul, abandonné, souvent désespéré. Le mineur en fugue a besoin d'aide et il est néfaste de le priver de l'aide de certains adultes.

A l'issue du Gala, 300 personnes acceptèrent de se co-inculper avec le collectif d'anciens éducateurs, dont Jean-Paul Sartre, le Planning Familial, le Professeur Lourau, etc... Partiellement boudés par la presse, partie marginale, les mêmes n'en restèrent pas là, et à une quinzaine, occupèrent du 29 janvier au 13 février, deux salles du département de Sociologie de la Fac de Vincennes. Ils viennent de libérer les locaux, les conditions de vie devenant insoutenables. Ils avancent désormais le projet de créer un lieu permanent d'information, à Paris, et l'organisation d'un foyer autogéré par des mineurs.

La société fabrique de plus en plus d'exclus, au nom d'une norme chuchotée on ne sait plus très bien par qui, et on s'en fout. Qui est capable aujourd'hui de dire ce qui compte, pourquoi vous travaillez, pourquoi nous acceptons l'autorité? Mais la machine continue de tourner pour le privilège d'un petit nombre. Aujourd'hui, les mêmes veulent se faire entendre. De résignés et soumis qu'ils étaient hier, ils deviennent enragés de vivre autre chose qu'un assistanat castrateur, revendiquent un statut à part entière, statut juridique et économique (voir GON° 223 et 224). Ils sont même têtus, les mêmes d'aujourd'hui, et réclament votre-notre soutien total en général, financier en particulier. C'est pourquoi ils lancent une souscription pour couvrir le déficit du gala (envoyez vos dons au CCP 35096 41 T La Source).

Mandrin

En abaissant son âge moyen, en gagnant les lycéens, bientôt les mêmes, en devenant tout à fait désordre et bordélique, la révolution se dépolitise, s'humanise et se généralise. Elle est en train, de revendicative qu'elle était, de se faire existentielle, de foncer, à

traverser le nihilisme le plus libérateur vers la plénitude de l'être existant. Quand tout le monde aura acquis une mentalité post révolutionnaire, y'aura plus besoin de faire la révolution, elle sera faite. Le reste n'est plus qu'un petit problème administratif.

Infos

Interdiction professionnelle

Depuis le 25 janvier dernier, un professeur de lycée qui donnait des cours de formation professionnelle au Centre de la Hague, s'est vu retirer sa carte d'accès à l'usine, et donc la possibilité d'y travailler. La raison ? Son opposition à l'arrivée des déchets nucléaires japonais.

«On ne peut être à la fois contre le fonctionnement de cette entreprise et y travailler, en recevant de l'argent, même de manière indirecte. C'est une question d'honnêteté intellectuelle.» C'est Mr Delange, le directeur de la COGEMA (Cie Générale des Matières Nucléaires) responsable du Centre de Retraitement qui parle. Le lundi 12 février, Jean-Charles Girard, est retourné à la Hague, accompagné d'un huissier, pour obtenir un constat de la situation, qui était restée jusqu'à, du moins à son niveau, non écrite, purement verbale. Une conversation avec le proviseur du lycée dont il dépend, et il apprend qu'il est devenu indésirable. Pendant deux semaines, il attend un retour à la normale, puis avec le soutien de la section CFDT du Centre, et de l'union CFDT de Cherbourg, il dénonce ce que son syndicat considère comme une «atteinte à la liberté d'expression». «Je suis installé à Cherbourg depuis huit ans. Depuis l'année scolaire 1977-1978 je donne chaque semaine des cours de formation professionnelle pour adultes à des stagiaires postés du Centre. Cela représente six heures de cours effectuées dans le cadre normal de mon travail, ce ne sont pas des heures supplémentaires. Je souhaite obtenir ma réintégration, nous irons en justice s'il le faut.» La position de l'UL-CFDT est aussi nette : «Je vais à la messe le dimanche, si un directeur n'aime pas les gens qui y vont, je suis remercié!»

Mr Girard, est militant du SGEN-CFDT. Jamais, selon lui on a émis des réserves sur ses cours. Mr Delange m'a dit clairement «J'ai demandé au proviseur de trouver un autre professeur. Le règlement intérieur permet au chef d'entreprise de fermer celle-ci à une personne qui lui est étrangère; «Un journaliste de la télévision régionale lui fait remarquer que certains employés de la Hague sont anti-nucléaires, le directeur répond que son attitude vis à vis de son personnel le regarde. Mr Girard n'appartient pas à un mouvement antinucléaire, «c'est son problème. Je ne commenterai pas ma décision.» Vu à la télévision régionale lors de la manifestation contre le Pacific Fisher Mr Girard ne travaillera plus à la Hague.»

Gilles KLEIN

Nogent : non merci

Au mépris de toute consultation de la population et de leurs élus, le conseil régional de l'Aube a décidé d'allouer 31 milliards d'AF pour :

- la construction du barrage réservoir-Aube (EDF le financera pour 80 millions)
- l'aménagement de la Seine à grand gabarit
- les futurs travaux autoroutiers
- la construction éventuelle de la centrale de Nogent

Certains élus veulent faire croire que cette dernière apportera la solution définitive aux problèmes de l'Aube (le chômage, la restructuration agricole) et redonnera à ce département une économie forte basée sur une consommation énergétique «intensive». (15 milliards de KWh en 1988).

EDF déploie des efforts considérables pour convaincre les Nogentais (exposition et publicité) et investit à tour de bras dans tous les domaines, notamment pour la Seine à grand gabarit.

Les groupes écologiques et antinucléaires ne renoncent pas à lutter.

Une campagne d'information, des prises de parole sur les marchés, précèdent la tenue d'assises nucléaires les 2 et 3 mars à Sainte Savine dans la banlieue de Troyes. Assises auxquelles participeront des scientifiques. Le collectif Nogent disposant du dossier de l'enquête d'utilité publique,

l'ouvre aux habitants de Paris et des environs. Il dispose également de matériels divers et plus spécialement d'un texte de lettre type destinée au commissaire enquêteur de l'enquête d'utilité publique. Il tient ce modèle à disposition de ceux qui le demanderont.

Collectif Nogent C/O 3 rue de la Bucherie Paris 5° 325-91-37 après-midi.

Collectif Aubois C/O A.T. de Troyes 3 rue de la cité 10000 Troyes

Nucléaire à l'Est

Un hebdo militaire est-allemand apporte un certain nombre d'informations sur les programmes d'équipements nucléaires des pays de l'est.

Actuellement ces pays disposent d'une puissance installée de 10 340 MW. Ils vont «développer activement» leurs installations nucléaires dans les années à venir pour éviter «l'importation de combustibles coûteux et précieux».

Ainsi l'URSS qui possède aujourd'hui douze centrales, totalisant 8 000 MW, augmentera de 13 800 MW sa puissance installée dans les cinq prochaines années. La Bulgarie, elle, ne possède qu'une installation de 800 MW, mais celle-ci est en cours d'agrandissement, la Hongrie aura en 1984 sa première centrale d'une puissance de 1 760 MW. En RDA, la puissance des installations nu-

cléaires est de 1 320 MW depuis 1978, et la Tchécoslovaquie construit actuellement quatre réacteurs qui produiront 1 760 MW.

Enfin pour ne pas être en reste la Pologne, la Roumanie et Cuba, toujours selon l'hebdo est-allemand, ont lancé des chantiers ou les travaux battent leur plein.

Nucléaire et emploi

Parmi les notes d'informations de la direction générale d'EDF, parues en 1979, on en trouve une qui traite «des incidents socio-économiques d'une centrale en fonctionnement».

Il s'agit en l'occurrence de la centrale de Fessenheim et une grande partie de la note est consacrée à la création d'emplois dans la région.

Après avoir distingué deux phases le chantier et le fonctionnement, l'auteur indique, pour ce qui concerne la seconde phase, «que les incidences de cette dernière sur la vie locale sont moins marquées mais plus durables». Concrètement cela donne les chiffres suivants : une centrale de la taille de Fessenheim requiert pour son fonctionnement 250 personnes dont 15% de cadres, 50% d'agents de maîtrise, et 35% d'agents d'exécution. La suite du texte mérite d'être citée : «Une grande partie de ce personnel vient d'autres régions par le jeu des mutations, mais on estime que le taux



Chummy Chumnez («Une biographie», éditions Solin)

Justice au futur

Le Tribunal de Stammheim ? Vous allez tout droit, et quand vous voyez beaucoup de policiers, c'est là» me dit une passante. En effet, à pied, à cheval ou en voiture, ils sont là et vous mettent tout de suite dans le bain : vérification des papiers, fouille par deux femmes dans une salle fermée à clef de l'extérieur. Grande faveur pour les journalistes : ils ont droit à un stylo à bille. Je pénètre enfin dans le sanctuaire où l'assoupissement semble de règle. Seule la voix monotone du juge blafard égrène pendant deux heures vingt les attendus du jugement. Le verdict : deux ans et demi de prison et quatre ans d'interdiction professionnelle. Les mois d'incarcération passés en France seront déduits, il reste donc encore dix mois et demi.

On reproche à Croissant deux choses. D'abord sa participation au système d'information mis en place par les avocats Groenewold et Strobele. Or, d'après le jugement, c'est ce système qui a permis que la cohésion entre les différents détenus de la RAF soit maintenue. Comme exemple spécifique, le juge cite un échange de correspondance entre Gudrun Ensslin et Ulrike Meinhof. Gudrun reprochait à Ulrike son défaitisme, voire

sa trahison. Ulrike y répondait par une autocritique que le juge estime «indigne d'un être humain». Sans faire référence, évidemment, à la torture blanche (isolement) subie par Ulrike Meinhof durant des mois (1). Le crime de Croissant, c'est d'avoir transmis cet échange de correspondance à Bernhart Braun. C'est par ce genre d'actes que l'avocat «terroriste» aurait maintenu la cohésion de ce «groupe de malfaiteurs». Mais la justice allemande s'en rendant compte, à pu bien vite y remédier par l'isolement !... En fait, il s'avère que Croissant n'a envoyé des informations qu'à Braun, qui s'est par la suite distancé de la RAF.

Second chef d'inculpation : «soutien à association de malfaiteurs». Il n'a pas été possible aux autorités allemandes de juger Croissant pour «soutien à association de terroristes» (motif plus «intéressant» d'un point de vue répressif, les peines encourues étant beaucoup plus lourdes), la Cour d'Appel de Paris ayant rejeté le mandat d'arrêt correspondant à ce second motif de poursuite. Ceci n'a nullement empêché la Cour de Stuttgart de faire du procès de Croissant le procès de la RAF, en particulier des actions de celle-ci contre les QG américains de Franc-

fort et Heidelberg pendant la guerre du Vietnam. Ces dernières ont même été considérées comme circonstances aggravantes contre Croissant (ce qui n'a pas empêché le juge d'affirmer que ce procès n'était «pas un procès politique»).

Mais, si la construction de l'espace judiciaire européen continue de se faire à la rapidité actuelle et si l'arsenal de mesures anti-terroristes ouest-allemand se trouve renforcé, Croissant ne perd rien pour attendre : d'autres procès pourront venir, certains faits pourront être jugés une seconde fois (c'est le cas d'Astrid Pröll extradée de Grande Bretagne pour des délits déjà jugés).

En attendant, le passeport de Croissant lui a été retiré, car il représente un «danger pour la sécurité de l'Etat allemand». Une fois libre, celui-ci ne pourra même plus franchir les limites du territoire fédéral : sa carte d'identité porte le tampon «non valide». C'est ainsi que les trente jours de liberté totale qui doivent précéder une éventuelle réinculpation sont vidés par avance de toute réalité. Qu'est la liberté sans la possibilité de circuler ?

Dernière subtilité de la Cour de Stuttgart : le «système info», de système d'information passe au statut de système de formation. Glissement rendu nécessaire par la

reconnaissance, à laquelle les juges ne peuvent plus échapper, de la nécessité d'un système d'information dans le projet de défense politique rendu impossible par un système d'écoute entre détenus et avocats. Il fallait requalifier le délit. Chose nécessaire, chose faite, la justice allemande ne s'embarasse guère d'honnêteté quand la sécurité de l'Etat est en jeu. Le système de formation peut être considéré comme un délit dans la mesure où il permet aux détenus de la RAF de maintenir leur éducation politique. Le témoignage de Gerhard Müller sert ici à merveille. Au deuxième trimestre 74, celui-ci avait commandé des livres et des revues sur toutes les formes de combat militaire et policier. Ses avocats, méfiants, ne lui ont pas tout fourni. Seul détail troublant, et oublié dans les attendus : pendant cette période Müller travaillait comme témoin à charge pour la police d'Etat. Ses commandes de livres n'ont pu servir qu'à enfoncer ses défenseurs, et ce pour le bonheur de ses nouveaux patrons. Des détails qui n'ont aucune place dans les attendus d'une Cour démocratique libérale !

Eglantine et Max Watts

(1) On peut se reporter, pour l'analyse de celle-ci au «Rapport de la Commission Internationale d'Enquête sur la mort d'Ulrike Meinhof» (Editions Maspéro).

Infos

d'embauche sur place des agents d'exécution peut atteindre 10%». (10% des 35% cités plus haut cela fait 9 personnes embauchées sur place).

Ces chiffres sont à mettre en rapport avec les promesses qui accompagnent l'installation des centrales. La note se termine en signalant que le nombre des emplois induits dans la région est de l'ordre d'une cinquantaine.

Combien faudra-t-il donc de centrales pour employer un million cinq cent mille chômeurs ? C'est une question que la note n'aborde pas.

Démocratie bafouée

Les propos de M. Marcel Boiteux, tout grand technocrate qu'il soit, vont, en un premier temps, provoquer une grande hilarité dans l'Ouest...

Parler de «vérité des prix» à une région en grande majorité agricole qui vit sous la dictature du «franc vert», qui ne cesse de s'étonner que l'on puisse libérer les prix industriels tout en continuant à maintenir autoritairement les prix agricoles parfois plus bas que leurs coûts... C'est faire de la provocation.

L'Ouest en a assez de l'impudence des technocrates parisiens qui veulent imposer «leur» solution. Les populations qui refusent le nucléaire ne supporteront pas que l'on

veille les y contraindre en les pénalisant. Il est révoltant d'entendre des phrases de ce genre : «actuellement les élus peuvent refuser en toute impunité une centrale nucléaire...». Non seulement c'est bafouer la démocratie locale, mais c'est vouloir faire supporter aux populations les erreurs de gestion d'une poignée de décideurs. La panne du 19 décembre dernier a-t-elle eu une conséquence financière sur le traitement des dirigeants d'Electricité de France ? Et s'il se produit un accident nucléaire seront-ils pénalisés dans leurs biens ou leurs personnes ?

Les Bretons et les Normands sont las de tant d'injustice. Héritage culturel mutilé, il y a des années par l'interdiction de leur parler ; paysages bouleversés par le remembrement ; côtes souillées par les marées noires successives ; paysannerie démantelée et poussée à l'endettement par la politique agricole ; pêcheurs condamnés au chômage par la pollution des mers ; et bientôt réorganisation du réseau S.N.C.F., «allégé», créant partout des déserts ruraux ;... ça suffit. Si l'on choisit pour l'Ouest la vocation du nucléaire (production et retraitement, peut-être surrégénération), avec tout ce que cela comporte de risques, comme on envoyait les régiments bretons en premières lignes pendant la guerre 14-18 ; si l'on impose cela, les populations de l'Ouest ne supporteront pas tant d'affronts accumulés.

A l'Ouest, après le rire de dérision, on va entendre souffler le vent de la colère...

Marie-Paule Labéy
Déléguée de la Basse-Normandie à la CIME (Coordination Interrégionale des Mouvements Ecologiques)

Uranium

La délégation de la COGEMA, dont les bureaux se trouvent à Coutras, petite bourgade au nord du département de la Gironde, a découvert, d'après les ingénieurs qui y travaillent, **le plus gros gisement d'uranium d'Europe**. Il se trouve dans une petite commune girondine appelée Chamadelle, à la limite de la Gironde et de la Charente Maritime. Comme la terre de Chamadelle est sablonneuse, l'exploitation prévue se fera à ciel ouvert sur des centaines d'hectares.

Pour l'instant, les paysans sont très satisfaits et offrent volontiers le Pineau aux prospecteurs, qui leur offrent 300 francs par trou de forage dans leurs propriétés. Mais après ?

Service des fuites des Amis de la terre

Votation helvète

48,8 % de «oui». Notre initiative a échoué. De peu. Apparemment, c'est un échec. Beaucoup de militants vont être tristes. Les amers reproches entre amis vont recommencer, comme à chaque «défaite». Cependant, en profondeur il n'en est pas ainsi.

L'industrie nucléaire est un animal vulnérable et blessé. Les commandes, au niveau mondial, sont en chute libre (27 en 76, 9 en 77, aucune en 78). Chaque résiliation rend l'ensemble moins rentable. ans cette agonie, les votes régionaux ou nationaux ne montrent qu'une chose : les diverses populations ne sont pas encore suffisamment informées du problème. Le nucléaire est un phénomène récent, les gens lisent peu, les changements sont lents.

En Californie, un récent référendum a donné 66 % de oui au nucléaire. Pourtant, six mois plus tard, le gouvernement décidait un moratoire de fait, jusqu'à ce que le problème des déchets soit résolu. Il fut rejoint par quatre autres Etats des USA. Trois raisons ont présidé à ce choix : l'argent (on ne sait plus à quel taux emprunter, personne n'est d'accord sur les coûts), les déchets (personne ne les veut), les opposants.

En Suisse, on s'achemine vers un processus semblable. Après Leibstadt, actuellement en construction, les deux projets suivants, Kaiseraugst et Verbois, vont se heurter à 69% d'opposants à Bâle et 67% à Genève (résultats des votations d'aujourd'hui). Le gouvernement fédéral osera-t-il affronter les gouvernements cantonaux qui disposent encore de certaines prérogatives ? On peut imaginer que non, ce qui veut dire que nous aurons en Suisse un moratoire de fait.

Comme nos voisins, l'Autriche et l'Allemagne, ont réussi à peu près à stopper leurs programmes (l'Autriche par référendum et l'Allemagne pour des raisons semblables à celles de la Californie), les résiliations vont pleuvoir. Si, en France, Giscard peut gouverner à son aise avec seulement 49,5% des voix, il n'en est pas de même en Suisse. La Suisse Romande (francophone), par exemple, a voté massivement oui à l'initiative anti-nucléaire. Du coup, aucun gouvernement cantonal n'acceptera de dépôt de déchets sur son sol. Psychologiquement, le Conseil Fédéral doit en tenir compte. Et les millions investis en études sont perdus pour lui.

Chaim

Fidélité contre force des choses

*Dans le film «Simone de Beauvoir»,
la principale protagoniste
parvient au but de sa vie :
se faire aimer ...
et cela, justement,
parce qu'elle n'est pas facilement aimable ...*

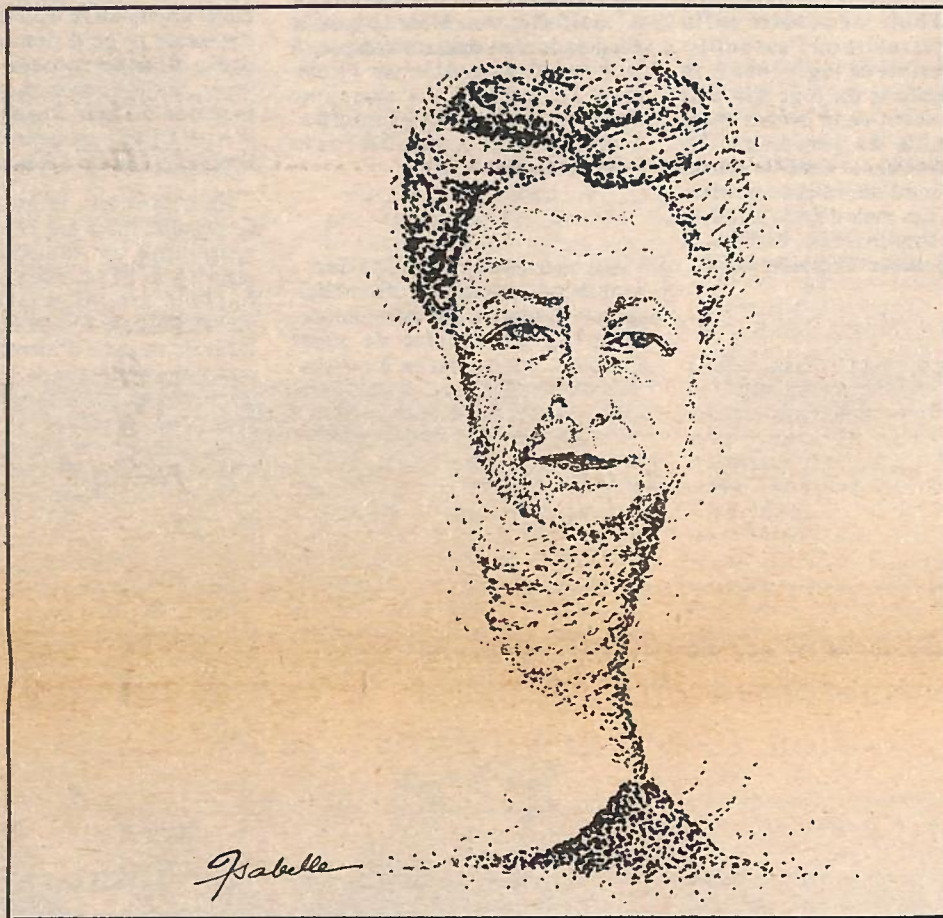
C'est vraiment très gentil, de la part du club du troisième âge que forment Simone de Beauvoir, Sartre, Olga, Jacques Laurent Bost, Claude Lanzman et Colette Audry, d'avoir bien voulu se livrer à l'animation audiovisuelle que leur proposait leur dynamique mono Malka Ribowska. Très gentil parce qu'ils sont descendus de leur piédestal de philosophes, d'écrivains, de militants, pour lancer, en toute simplicité et sans complaisance gênante, un message de fidélité et de tendresse.

Une histoire d'amour

Ça n'a pas dû être facile, toujours, d'être la femme Simone de Beauvoir. Haute taille, visage de marbre, regard froid, voix sèche comme un bruit de claques, débit précipité... Autant d'obstacles, de portes étroites par lesquelles l'amour, la joie, l'élan vers l'autre, devaient avoir beaucoup de mal à se faufiler, à être perçus de l'autre, quels que soient les désirs de communication profonde et de don de soi. Pourtant, c'est une longue histoire d'amour que raconte Simone. Amour de l'humanité, amour privilégié de certains êtres, amour pour un siècle malade et décevant.

Les vieux complices, voix mêlées, racontent les années parcourues: un itinéraire qui n'a pas dû, lui non plus, être facile pour qui refusait le silence de la majorité. La première jeunesse, celle des rencontres et des études avait pour théâtre l'avant guerre, avec en arrière fond cette montée du fascisme, ce genre de catastrophe auquel on ne veut pas croire quand on a vingt ans: mais non, ça n'arrive qu'aux autres! La vie, ma vie, est trop belle, trop pleine d'enthousiasme pour être gâchée par la déchirure d'une guerre. Hélas, la guerre d'Espagne vient mettre sa puanteur de corps pourris au soleil sous le nez des insouciantes, les faisant d'un coup définitivement entrer dans la conscience politique.

Le drame se rapproche: ce sont les années 39-45 au cours desquelles, personne n'a honte de le dire, la préoccupation principale, quotidienne, était de bouffer. Le dénuement forcé, la faim partagée, le vélo, la démerde, autant d'aléas qui favorisaient le serrage de coudes, la chaude amitié, la convivialité avant que le mot ne soit inventé. Un des moments les plus émouvants du film est celui où le gros plan du visage de Sartre, baigné d'un sourire paisiblement heureux, occupe l'écran tandis que Jacques Laurent Bost et Simone de Beauvoir évoquent leurs souvenirs de viande



avariée et de ballades. «...Et vous vous souvenez, le jour où on vous a retrouvés assis sur une pierre, en train d'écrire «L'être et le néant»?»

Comme il est bon de se souvenir ensemble, de n'avoir pas perdu de vue, égarés au détour de la vie et des égoïsmes, ceux qui furent les témoins des années de force, de beauté physique, de puissance et d'espoir. Simone dit à sa soeur: «Tu te souviens pour moi de choses que j'ai oubliées. Les souvenirs que j'ai écrits restent dans ma mémoire tels que je les ai écrits, pas tels qu'ils ont été.» Pour un grand écrivain, pour une féministe lucide, la soeur, la tendre petite soeur, celle avec qui on a été enfant, complice, joueuse, reste cet être indispensable dont la disparition laisserait un vide, une blessure à jamais béante.

Les yeux ouverts

Après-guerre, c'est le grand espoir, l'épiphanie, toutes les forces liées pour un «plus jamais ça» vigoureux... Là, bien vite, les intellectuels aux yeux ouverts savent l'existence des camps de concentration en URSS... Trop vite aussi, c'est la guerre d'Algérie qui éclate, la guerre d'Indochine qui n'en finit pas, et «l'horreur», le mot est de Simone, d'apprendre les conditions dans lesquelles elles se déroulent, la barbarie des nations civilisées. «Mais il

ne faut pas se méprendre: nous n'étions pas seulement contre les tortures: Nous étions opposés à la guerre.»

C'est parcequ'elle était ce témoin lucide et actif de son temps que Simone de Beauvoir a rencontré (précédé?) le féminisme. Ayant envie de mettre en ordre ses souvenirs, de les livrer, il lui a semblé nécessaire de faire un travail préalable de «situation». Ses mémoires, ce seraient les mémoires d'une femme écrivain. Or, qu'est ce que c'est qu'une femme dans la seconde moitié du XX^e siècle? Cette interrogation a donné «Le deuxième sexe», encore très actuel aujourd'hui.

Tact et délicatesse

Une vie de travail, de témoignage, d'engagement intellectuel, de militantismes par «coups de coeur», comme militent les femmes: quand elles ne peuvent pas supporter une souffrance, une injustice et qu'elles lancent leur personne en otage. Une vie adéquate... Qu'en reste-t-il, à 70 ans? Le sentiment de n'avoir pas perdu son temps, la désillusion (le célèbre «j'ai été flouée») d'avoir vu les choses, autour de soi, tourner relativement mal (même le féminisme est très loin du bout de ses peines) et la grande, grande satisfaction de la fidélité. Fidélité à soi-même, à ses idées. Et fidélité aux aimés, amies, amis, amants.

Le point de force se situe sans doute dans la profonde fidélité à Sartre, dans la fidélité de Sartre, malgré les épreuves politiques traversées, les passions souvent contradictoires, la jalousie pas toujours effaçable. Alice Swartzer, sympathique féministe de choc et de charme, amie de Simone, insiste: est-ce que ce n'était pas parfois très difficile, la liberté réciproque? On sent que pour elle la question, poignante, est d'actualité. Simone répond, simple, que cela a souvent été très difficile. Mais elle «savait» qu'il y avait entre Sartre et elle quelque chose d'irremplaçable qu'il ne pouvait trouver chez les autres femmes. Faible certitude qu'elle avoue avoir craint, parfois, de voir chavirer. Nulle, nul, n'est irremplaçable et il faut, pour demeurer en couple, en faire le choix conscient, quitte à accepter concessions et contraintes. Il semblerait que le jeu en vaille la chandelle. Il semblerait qu'à la fin d'une vie, l'oeuvre, la conscience de soi, si elles tiennent une place importante, ne suffiraient pas à conjurer l'angoisse sans la présence, toute proche, des porteurs de l'amour et de l'estime réciproques. Simone de Beauvoir, et Jean-Paul Sartre s'estiment et se respectent, se sont toujours respectés, avec tact et délicatesse. Pour cela, ils s'aiment encore. C'est très beau.

Un visage en plus

Pourtant l'angoisse est, a toujours été présente chez cette femme de diamant. C'est «l'amant», Claude Lanzman qui en fut le confident. Après les années, on voit encore toute la tendresse du monde dans le regard qu'il adresse à cette belle vieillarde, dans sa pudeur à parler devant les caméras. Il a été, cela se voit, se respire, l'amant de chair, le plus qu'intime, celui dans les bras duquel la femme dans la force de l'âge sanglotait en se mouchant, incohérente, parce qu'elle avait peur. Peur de mourir. Peur de choses non dites et qui ne regardent personne.

Simone de Beauvoir explique pourquoi elle a accepté de faire ce film: jeune fille, elle voulait écrire pour qu'on l'aime. En se montrant aux caméras, elle a pensé que la présence de son être de chair ajouterait à la connaissance d'elle-même par ses lecteurs. C'est gagné, Madame. Et on vous en remercie. Toute une génération de femmes a médité vos livres. Vous nous avez maintenant fait cadeau de votre visage, de la fragilité de votre sérénité, vous qui avouez n'être pas certaine de survivre à une éventuelle solitude. Cela aussi, nous avons à le méditer.

Isabelle Cabut

Le jour meurt mais je ne me rends pas



La place est à demi boulotée par le rouge du bitume, bordée d'arbres incertains. Soleil bas de l'hiver doux. Je décide de jeter un œil sur la noria humaine. M'abstraire du tournis social, me mettre en marge du manège. Roulez jeunesse ! On s'amuse, on rigole !

Des rectangles de pierre blanche et froide sont là, sans dossier, comme jetés par un urbaniste négligent. Il ne faudrait pas qu'ils fussent en bois, confortables : des vilaines gens pourraient y gîter la nuit. Une bonne femme en huppelande sans couleur ratisse incognito la place avec une chienne courtaude aux postérieurs caoutchouteux, à moins qu'elle ne l'arrose, vue la traînée de pisse et de menstrues mêlées qui suinte dans le sillage... Deux vieux se félicitent d'avoir passé encore cet hiver-là avec des effusions millimétrées. D'une espèce de trou, les gens sortent en rafale. Parking souterrain ? Pissoir ? Quelques mains aux braguettes, mais ça ne veut rien dire, je sais, monde sexuel, monde vénal. Une petite fille roule sur ses patins, elle ressemble à la mienne. J'attends qu'elle se casse la gueule sur le rapeux du sol. Ça y est ! Une mère se détache d'un groupe et va la redresser avec des gestes automatiques, sans cesser de causer des avantages d'une crème que je suppose être démaquillante.

La rue est aux inactifs. C'est 17h.

Le ballet humain s'accélère. Je les vois tous, personne ne me regarde. Petites mines de fin d'hiver soucieux. Ils vont, les yeux baissés sur des rêves intérieurs dont on devine la nature équivoque : où suis-je, qui suis-je et tra-la-la. Fragments de pensées glauques qui ne font pas un grand projet. Je songe au mythe de l'androgynie, cet être complet, de forme circulaire, qui rendit Zeus jaloux. Le Dieu le coupa en deux parties égales et complémentaires, destinées à errer sans fin à la recherche l'une de l'autre. L'homme et la femme. Creux et relief que la vie emboîte, quand elle ne crache pas les pièces rapportées. Nous sommes des écrous et des boulons amoureuxement vissés et dévissés, en quête de l'impossible soudure.

Un cinéma donne (pour 17F) le dernier film de l'ami Jacques Doillon avec l'amie Dominique Laffin. Elle est comme dans la vie. Quand on arrive à un certain âge, vers la moitié du gué, on voit s'entrechoquer la fiction et la



Claude Nori (éditions Contrejour)

réalité. Se visualiser les problèmes qu'on a dans la tête. On peut dire qu'on est dans son siècle, qu'on a rattrapé le train. Dominique, je l'ai vue pleurer comme dans le film, avec humour en béton armé, mais allez rire avec l'abandon de famille, canaillou visqueux, sceptique phallo. Non, madame, pas phallo, philogyne. C'est pareil ! Qui aime la femme, la nie. Agresses son moi (quand on arrive à un certain âge, vers la moitié du gué,...et plouf... on n'a pas

encore compris ce que pourrait être une femme NDLC). D'abord aimer comment ? Ah, le nœud du sac ! Justement, dans le film, Doillon aime avec humour et tendresse la femme qu'il désire et supporte avec patience celle qui pleure. Lui voudrait bien dédramatiser la situation classique du trio infernal. Surtout ne pas choisir, tout garder, les deux femmes et la gosse. La délaissée fait un chantage pas possible : elle n'est plus aimée, elle se fera

plaindre. Vieux truc. Scènes, larmes, fausses sorties, à mots feutrés, style 1979. Mai est passé par là.

L'amour n'existe pas. Ce qui existe c'est désir et tendresse.

Que manque un des ingrédients et c'est cul ou routine. La seule chose qu'ils aiment, les gens, alors là oui, et avec force, c'est eux, l'image que leur reflète l'aimé (e). Les grands amoureux-libidineux sont ceux qui trouvent les miroirs les plus flatteurs. Mais que le train se brouille, que la vue se fasse floue, et c'est le marasme, la chute libre dans le doute.

Dans ces cas là, on n'aime pas être seul dans le puits, on essaie d'entraîner l'autre.

Et voilà résumé vingt siècles de culture occidentale.

Si on a le sens de l'éphémère, le goût du relatif, on peut prendre le drame à la rigolade. Les «chagrins d'amour» durent le temps de dégotter un bon miroir compatissant qui vous trouvera (rayer la mention inutile) soit chouette, soit rigolo, soit génial, soit facile dans le quotidien, soit l'ensemble du lot (de préférence). La jalousie, sentiment rétro, on la cache avec honte comme une maladie moyennageuse que la science devrait avoir guérie, on refuse de l'appeler par son nom : peur du vide. Peur de se trouver seul devant un miroir aveugle. Peur de reconnaître à l'autre le droit d'exister, le droit de jouir ailleurs, le droit de désirer autrement. Le jaloux «abandonné» ne voit pas plus loin que sa nuit blanche solitaire. Tout ça est très politique, ça fait partie de la vie des gens. Nous parlons tous de révolution, sexuelle, étant bien entendu qu'il s'agit de celle des autres. Jamais les dragueurs n'ont tant trinqué à la libération de la femme, la femme des autres évidemment. C'est bâtir sur des fondations pourries.

La famille est l'avenir du couple...

Le soleil décide derrière les arbres noirs, qu'il est temps d'aller éclairer l'autre moitié du monde. Le voilà parti. Avec lui patins à roulettes, frileux octogénaires et rêveurs en vacance. Le froid et les bagnoles reviennent en force. L'entracte est terminé. Les humains filent chez eux, vérifier la solidité de la chaîne qui lie l'âme sœur au radiateur. On ne peut même pas leur en vouloir, ce serait suicidaire.

Arthur

Infos

Le Comité de Lutte des Éleveurs Intégrés (CLEI) a fait le point concernant le conflit avec le Wessanen (anciennement Wessafic). Nous constatons avec regret que les négociations sont au point mort depuis leur rupture avec la Wessafic.

Il est néanmoins vrai que la situation continue d'évoluer sur plusieurs points :

1- Sur le terrain, la W. continue à s'attaquer aux éléments isolés, soit en faisant exécuter certains jugements,

soit en obtenant des transactions au seul détriment des éleveurs. Elle semble toutefois beaucoup plus prudente par rapport aux éleveurs adhérents au comité de défense.

2- Sur le plan juridique, la situation semble par contre se retourner contre la W.. La cour de Cassation a cassé le jugement de la cour d'appel de Chambéry qui condamnait les Métal à payer 620 000f à la W.. Que serait-il advenu des Métal si le jugement d'appel

avait été exécuté ? Heureusement que la mobilisation du comité de défense sur place a empêché toute saisie.

Dans le Lot et Garonne, un éleveur vient également d'obtenir un premier jugement en appel favorable. Après avoir signé une reconnaissance de dettes, il avait été condamné en première instance à verser 61 700 f à la W.. La cour d'appel d'Agen a infirmé le premier jugement disant d'une part qu'il s'agissait bien d'un contrat d'intégra-

tion, d'autre part que ce contrat était léonin (toutes les obligations pour les éleveurs, aucune pour la W.) donc nul. Par conséquent, la dette de 61 700 f est annulée et un expert est nommé pour chiffrer le travail fourni par l'éleveur pendant la durée du contrat.

Comme on le voit dans les deux cas, il semble que la justice hésite maintenant à donner raison à la W. et à condamner les éleveurs.

C'est pour cela que le CLEI décide de renforcer les rapports de force face à la W. ; des moyens se recherchent actuellement.

A la fin du mois, une brochure de 100 pages environ fera le point sur la W. et sa pratique face aux éleveurs et les réponses de ces derniers. Elle sera présentée lors d'une conférence de presse à la fin du mois de février.

CLEI-Paysan-travailleur

L'homme à modeler

Les techniques de manipulations psychologiques sont maintenant au point : un coup de pouce ... et «1984» peut devenir notre présent.

Si vous n'avez pas encore lu «1984» de Georges Orwell, il faut vous y mettre tout de suite, avant qu'on ne le passe de la rubrique «Science Fiction» à la rubrique «Sociologie Contemporaine». Si le télécran et la Police de la Pensée sont encore du domaine de l'anticipation, ils n'y resteront pas longtemps. Quant aux techniques de modification des comportements individuels et collectifs, elles n'en sont déjà plus. Pour vous en convaincre, passez des frissons de la fiction aux horreurs du réel avec «L'homme remodelé» de Vance Packard, livre dense et exhaustif, plein d'exemples dont on aimerait pouvoir rire, la conscience au calme. Je vous jure qu'on ne s'y ennuie pas. On y

constate seulement qu'il est trop tard pour gueuler. Pas encore pour agir, mais c'est tout juste. Sinon nous serons bientôt tous, à l'exception de quelques marionnettistes mégalomanes, chiens-chiens et contents de l'être.

Big Brother

Sur le plan de la technologie, tout est en place pour accueillir Big Brother et lui permettre de se maintenir. Comme dit Carl Rogers, psychologue : «Nous pouvons décider de faire usage de notre savoir grandissant pour asservir les gens d'une manière jamais imaginée encore, pour les dépersonnaliser et les contrôler par des moyens si soigneusement

choisis qu'ils ne s'apercevront peut-être jamais de leur perte de personnalité». Déjà, on «reconditionne» les déviants sexuels à l'aide de stimuli électriques ou chimiques, on «lobotomise» les psychiatrisés agressifs, on drogue les élèves turbulents, on manipule les foules et on «dépersonnalise» les prisonniers. A quand les clones et autres manipulations génétiques

Les 3 D

Pour Perry London, psychologue, «la technologie du contrôle du comportement permet aujourd'hui d'obtenir la conformité des individus avec plus de sûreté et moins de résistance que jamais».



Partons donc de l'exemple simple du lavage de cerveau qui vise avant tout à produire des convertis, plus qu'à faire souffrir, la souffrance étant ici utilisée comme moyen. En effet, point n'est besoin de drogues ou de tortures si on parvient à transformer la personnalité par la destruction de l'identité et perturbation de l'image de soi. La «conversion forcée» s'établit grâce à ce que les anglo-saxons appellent les trois D :

- l'affaiblissement (Debility) physique et mental par les privations en tous genres, notamment alimentaire et sensoriel
- la terreur (Dread) provoquée par les menaces, les coups, les humiliations, la déchéance, le chantage
- la dépendance (Dependency) totale alliée aux récompenses qui viennent saluer tout signe d'effondrement de la personnalité et de conversion.

Ces techniques, qui se basent sur la négation de toute individualité, provoquent une altération des fonctions cérébrales à laquelle il est presque impossible de résister.

Le risque totalitaire

Cet exemple fait partie de l'artillerie lourde et est aussi loin des techniques actuelles du conditionnement scientifique que les godilots des escarpins. L'étude de celui-ci remonte au début du siècle avec le chien de Pavlov et s'est ensuite largement développée, surtout aux États-Unis, en Grande Bretagne et en Union Soviétique (pour ce qu'on en connaît), grâce à Thorndike, Watson, Delgado et Skinner. Ce dernier a une idée peu flatteuse de l'homme et pense que le contrôle des individus sur une grande échelle et leur reconditionnement sont notre meilleur espoir de sauver le monde occidental. Il admet qu'un régime totalitaire pourrait très bien se servir de ses conceptions et découvertes sur la modification du comportement pour instaurer ou maintenir une dictature et un état permanent de répression. Skinner affirme, et on peut faire confiance sur ce point à l'un de nos plus éminents psychologues, que le behaviorisme (science du comportement) «est probablement à la base d'un des changements les plus radicaux jamais envisagés dans notre manière de penser l'homme».

Carotte ou bonbon

L'idée de base est que chacun de nous fonctionne essentiellement à la carotte et au bâton. On peut donc, par voie de renforcement positif ou négatif, récompense ou punition, cadeau ou menace, engendrer presque n'importe quel comportement voulu chez l'animal ou chez l'homme. En d'autres termes, c'est en contrôlant et manipulant l'environnement ou la situation qu'on peut contrôler les conduites en fonction de finalités pré-établies. Exemple : chez l'enfant, un stimulus peut consister dans la perspective de quelques bonbons qui le pousse à agir dans

le sens souhaité, et le plaisir des bonbons renforce la probabilité qu'il reproduise le comportement en question quand on le lui demande.

Walden

En 1948, Skinner écrivit un roman utopique, Walden II (les adeptes de Thoreau apprécieront !), décrivant une société de type communautaire basée sur un code strict de conduite, un puritanisme austère et une hiérarchie rigide où les gens, doués d'une grande maléabilité, sont conditionnés dans un sens ou un autre par les planificateurs. Comme dit Frazier, le personnage central de Walden II : «Je nie absolument que la liberté existe. Il me faut le nier sans quoi mon programme serait absurde». Skinner, voyant dans l'idée d'une vie intérieure de l'individu le pur résultat de la vanité humaine, déclare en toute logique : «Ce qu'il faut, c'est davantage de contrôle et non pas moins de contrôle».

A vau l'eau

Skinner n'est pas un cas. Des milliers d'experts és-conditionnement testent leurs techniques sur des dizaines de milliers de personnes, répondant à une demande des systèmes scolaires, médicaux, militaires, psychiatriques, etc. On programme les déviants, on supprime l'angoisse, on modifie l'agressivité dans le sens voulu, on conditionne le bonheur conjugal, on modèle les élèves agités, on agit sur l'humeur, et j'en passe. Perry London s'est interrogé sur des situations dans lesquelles des drogues seraient massivement utilisées à des fins de contrôle. On pourrait par exemple s'assurer de la docilité d'une population subjuguée en mettant des tranquillisants dans l'eau potable, ou déclencher à l'inverse en cas de conflit un accroissement important de l'agressivité.

Score conjugal

Des programmes de secours aux mariages en péril ont été mis au point et testés sur des couples américains. Ils se fondent sur «l'économie du bon point» dans laquelle chacun des partenaires acquiert des points pour tout comportement désiré par l'autre, estimant qu'un bon mariage est le résultat d'un équilibre de renforcements gratifiants qui sont destinés à faire se reproduire la conduite en question. Monsieur gagne des points en apportant une aide pour les tâches ménagères, madame par des manifestations d'affection : 3 bons points pour des baisers, 5 pour des «caresses sérieuses», et 15 pour les rapports sexuels. Les points bons ou mauvais sont comptabilisés sur un carnet de bonne conduite, à la satisfaction des époux qui estimeront avoir constaté une amélioration de leurs rapports de couple, surtout dans les premiers mois de l'expérience.



Photo Baumann

L'homosexuel

Les conditionneurs ont également obtenu des résultats rapides avec les déviants sexuels. Packard rapporte qu'une technique d'aversion souvent utilisée avec les homosexuels consiste à leur montrer des photos qui sont supposées les exciter sexuellement. Au même moment, on leur envoie une décharge électrique désagréable (!) sur les parties génitales. Puis on leur montre des photos de femmes à l'allure sensuelle, mais sans décharge électrique. Cette technique a été utilisée dans une prison du Connecticut et a montré, d'après les responsables du programme, un taux de réussite d'environ deux tiers. Les prisonniers qui s'étaient améliorés furent remis en liberté conditionnelle, ce qui fut refusé à ceux qui n'avaient pas voulu participer à l'expérience.

Sale gosse

Les psychologues se sont également penchés sur ce qu'ils appellent le «syndrome du sale gosse», et fabriquèrent un programme pour enfants agressifs ou incontinents qui donna satisfaction aux parents qui l'expérimentèrent. A la suite de cela, des cours ont été mis au point et des milliers de parents ont déjà suivi des programmes destinés à enseigner comment être de bons gestionnaires du comportement de leurs enfants grâce au conditionnement opérant (ou «de l'utilisation judicieuse des bonbons et du cabinet noir»), à l'Université du Kansas. Plus d'ex-



cuses si vous avez encore des problèmes avec votre gosse : vous savez maintenant où vous adressez et comment vous y prendre.

Attention danger

Ces méthodes ne sont pas toujours efficaces, mais il ne fait aucun doute que, dans de bonnes conditions, des professionnels expérimentés peuvent contrôler, modeler et restreindre le comportement grâce à tout un ensemble de techniques variées. Chose grave : on a aujourd'hui mis en évidence que certaines expériences sur le conditionnement modifient le cerveau de façon physique et irréversible (travaux de Pribram, physiologiste à la Stanford University Medical School). Néanmoins, les behavioristes persistent et pensent que les récompenses, sous quelque forme que ce soit, sont une des principales forces qui font marcher hommes et sociétés. L'idée n'est pas neuve. Mais elle est inquiétante lorsqu'on a pour a-

priori la grande plasticité humaine et pour hypothèse fondamentale qu'il est possible de contrôler tous les organismes, humains ou animaux, en appuyant sur des boutons ou en manipulant les renforcements. Gare à la séduction de l'idée skinnérienne qui veut que nous ne soyons pas responsables de nos actes : bien que les conditionneurs n'en soient qu'au stade de l'apprentissage, ils sont en train, pour modifier les comportements, de mettre au point des outils très puissants et formidablement dangereux lors d'utilisations sur des groupes importants de la population.

Lobotomie

En cela, ils reçoivent une aide considérable des chirurgiens du cerveau. D'après Robert Neville, la lobotomie commence à intéresser grandement les institutions «en tant qu'elles constituent le moyen de contrôle le plus économique et le plus commode» pour soumettre les contestataires et les agressifs. Walter Freeman précise dès 1971 que la psychochirurgie est l'opération idéale pour un hôpital psychiatrique surpeuplé, «bien qu'il soit inutile d'opérer un malade dont les notes de service disent qu'il ne pose pas de problèmes au personnel» ! Il est indéniable que l'opération de certaines zones du cerveau, notamment du système limbique profond, peut avoir une action sur les manifestations de la personnalité, mais, vue la faiblesse des connaissances actuelles sur le fonctionnement cérébral, on risque, en modifiant une zone sans tenir compte des interdépendances complexes qui le régissent, de perturber irréversiblement l'ensemble du système cérébral. Malgré cela, il est pratiqué chaque année dans le monde des milliers d'opérations du cerveau visant à normaliser agités, déviants et contestataires, sans que personne ne se pose la question fondamentale : manipulation pourquoi, dans quel but et au service de qui. Pour Delgado, spécialiste du cerveau, il est possible dès aujourd'hui d'obtenir des comportements et des états mentaux déterminés grâce à une manipulation directe du cerveau.

Visions d'avenir

Pour en savoir plus sur comment rendre l'homme plus docile, comment fabriquer des génies ou des imbéciles, comment surveiller et contrôler efficacement par l'électronique, comment manier l'hypnose, comment on fabriquera des bébés-éprouvettes, comment on choisira le sexe des enfants, comment on modifiera les gènes, comment on dupliquera les individus ou comment on réglera les rythmes corporels, reportez-vous au livre de Vance Packard. C'est urgent. Il est vrai que l'idée commence à naître dans l'esprit de quelques rares scientifiques que leurs découvertes concernant le contrôle du comportement et la modification (approximativement contrôlée) de l'homme ne sont pas forcément bénéfiques à l'humanité. On en entend, mais ils ne sont pas légions, dire que toute technique nouvelle ne doit pas être inéluctablement mise en application. En fait, il est grand temps que tout un chacun, et non plus seulement le cercle initié des chercheurs visionnaires, soit informé des techniques nouvelles qui sortent de nos laboratoires et réfléchisse sur le sens réel des travaux entrepris, ainsi que sur les perspectives qu'ils ouvrent à plus ou moins long terme. Si on ne contrôle pas les contrôleurs, nous serons altérés, irresponsables, dépendants et déshumanisés avant d'avoir même tenté d'être congruents, autonomes, accomplis et spontanés.

Anne ●

-1984, Georges Orwell, Ed Folio
- L'homme remodelé, Vance Packard, Ed Calmann-Levy

Nouvelles de la planète bleue

es dix-sept riverains de la Méditerranée qui s'étaient réunis à Genève pour discuter du financement d'un programme de réduction de la pollution se sont mis d'accord. Ils paieront la moitié de la note, le reste étant à la charge du PNUE (Programme des Nations Unies pour l'Environnement), et, d'autres organisations. Aucune décision n'a été prise quant au choix d'une ville pour accueillir les bureaux de coordination. La somme initialement prévue a été réduite et ne permettra

bouquin vous verrez l'île Melville, cela situe le problème. Un peu verbeux, de Roos mais quel exploit.

Si vous vous sentez moins courageux, rabattez vous sur l'Aquavelo, pour 3250F, vous pourrez vous balader sur l'eau douce ou salée à trois nœuds (environ 6 km/h). Si vous n'y croyez pas écrivez au constructeur : Bareille, Orleix, 65800 Aureilhan.

Dans le numéro de janvier de *Sélection du Reader's Digest*, j'ai

quel prix et avec quelles conséquences sur l'équilibre des espèces ?

Côté social, la Marine Marchande a son *Longwy sur mer* avec la liquidation de la société *Courtaige et Transports*. 140 licenciements dans cette compagnie dont les deux navires sont vieux de 7 et 3 mois. On apprend par ailleurs que le groupe qui la contrôle possède «au moins six navires sous pavillon étranger». C'est clair il n'y a que la complaisance qui paie, même si elle flotte quelquefois



Photo DR

pas l'exécution de surveillance de la haute mer, et des effets de la pollution de l'air. Notre beau pays n'a pas fait de couac, dans ce choeur harmonieux (dont seule l'Albanie était absente) il paye la plus forte part. L'Italie, par contre, a eu du mal à trouver les fonds. Un point positif : il n'a pas de suite au projet d'appointement pétrolier dans le nouveau port de Nice.

Après la Méditerranée relativement chaude, l'actualité et mes lectures se sont tournées vers des eaux plus froides : celles des pôles. Le Pôle Nord vaincu par un brise glace soviétique, il n'y a vraiment plus un seul point du globe où on puisse être tranquille. Vous avez déjà du mal à arriver au Pôle Nord, ouf, ça y est, vite igloo, il fait froid. Toc, toc, vian ! Le commandant Koutchiev et son brise glace nucléaire viennent vous dire bonjour. *L'Arktika* avec ses 75000 cv a mis huit jours pour faire la route depuis Mourmansk. Mais *Ouest-France* nous rassure par la bouche du commandant soviétique «même s'il y avait une collision directe avec un autre brise glace, l'installation atomique serait intacte.» Chiche ?

Déçu, vous partez, en traineau vers un coin plus calme, l'île Melville, par exemple, toujours dans l'Arctique. Hélas, pour le compte du Canada, la société française Technip, va y installer un complexe de liquéfaction de gaz naturel... Willy de Roos n'a pas fait de trop mauvaises rencontres lorsqu'il a renouvelé l'exploit d'Amundsen, enjoignant l'Atlantique au Pacifique par le *Passage du Nord Ouest* qui est le titre de son livre. Après un démarrage un peu lent, au fil des pages on découvre, le froid, les solitudes glacées, et les icebergs, avec des photos en couleurs, peu nombreuses mais magnifiques. Sur une des cartes du

trouvé la traduction condensée d'un livre que j'avais lu en américain : *Twilight Seas, a Blue Whale's journey* de Sally Carrighar. Le voyage d'une baleine bleue vu depuis la mère et l'enfant balaine. Un éditeur français devrait l'éditer, il contient beaucoup d'informations incluses dans une histoire au langage compréhensible par tous. Si la préface du *Reader's Digest* indique que la baleine bleue a failli disparaître du fait de son massacre par l'homme, elle oublie par contre que d'autres baleines et dauphins subissent à leur tour cette destruction insensée.

Les voiliers ne seront pas réservés éternellement à la promenade ou à la course, fut-elle du rhum, si l'on en croit *Neptune Nautisme*, qui dans son numéro de février, sous la plume de Daniel Charles, raconte l'arrivée en Australie de *Windseeker* un cargo à voile de 18000 tonnes. Hélas, si le récit s'appuie sur des études passées ou en cours, ce cargo silencieux et non énergivore accoste en 1991. Daniel Charles nous dit à la fin que le cargo a éolienne transportera des autos (et des machines). Si le temps des chargement d'épices est terminé on peut espérer que celui de la voiture sera terminé lui aussi lorsque ces projets aboutiront. Dans le même mensuel Carter à la barre du trimaran d'Alain Gliksmann, si le président des USA est convaincu, nous sommes bien partis, mais ne rêvons pas... Dans un hebdomadaire d'actualité, on a appris début février, que des chercheurs écossais sont arrivés à transformer des alevins femelles en versant des hormones mâles dans leur bac dès qu'ils naissent. L'intérêt ? Non pas une quelconque «phallocratie piscicole» mais le fait que les femelles des espèces concernées ne dépassent pas 3 à 300 g alors que les mâles atteignent 2 kilos. Donc plus de bouffe pour les riverains. Mais à

mal. Souvenons nous que les bateaux sous ces pavillons sont en tête des naufrages et autres catastrophes.

La flotte marchande française n'y échappe pas, puisqu'après avoir perdu le pétrolier *Beltégeuse* en janvier, elle voit disparaître dans la tempête, le long des côtes espagnoles, un cargo de la compagnie Delmas Vieljeux. Le froid et le mauvais temps expliquent le petit nombre des survivants, il semble selon les premières informations, que la cargaison mal arrimée ait «ripé» déséquilibrant le bateau.

Du drame passons à ce que certains appellent un scandale. La surcapacité des chantiers navals au niveau mondial, amène ceux-ci à se battre pour obtenir des commandes, même à perte. C'est ainsi que les chantiers navals de la Ciotat ont obtenu la commande de quatre cargos pour les Polish Ocean Lines. Selon *Le Point*, sur le milliard de francs de la commande polonaise, l'Etat français paie le tiers, les chantiers y perdent eux 200 millions. «Résultat : la Pologne paiera moins de 50% du prix de revient de ses bateaux»... Si vous voulez acheter un cargo précipitez-vous, on solde même le neuf.

Lu dans un hebdomadaire maritime breton, à la rubrique Port la Nouvelle (Méditerranée) : à la suite du naufrage d'un cargo grec, les plages du département ont été recouvertes de haricots et «cette marée-gastronomique aurait pu faire sourire au pays du cassoulet, s'il n'y avait eu, en plus des 8000 tonnes de légumes secs... quelques 200 tonnes de fuel de soutes qui ont, hélas, suivi le même chemin que les haricots.» A vos louches, mais attention à la sauce...

Gilles Kt...

Scènes de chasse en Nivernais

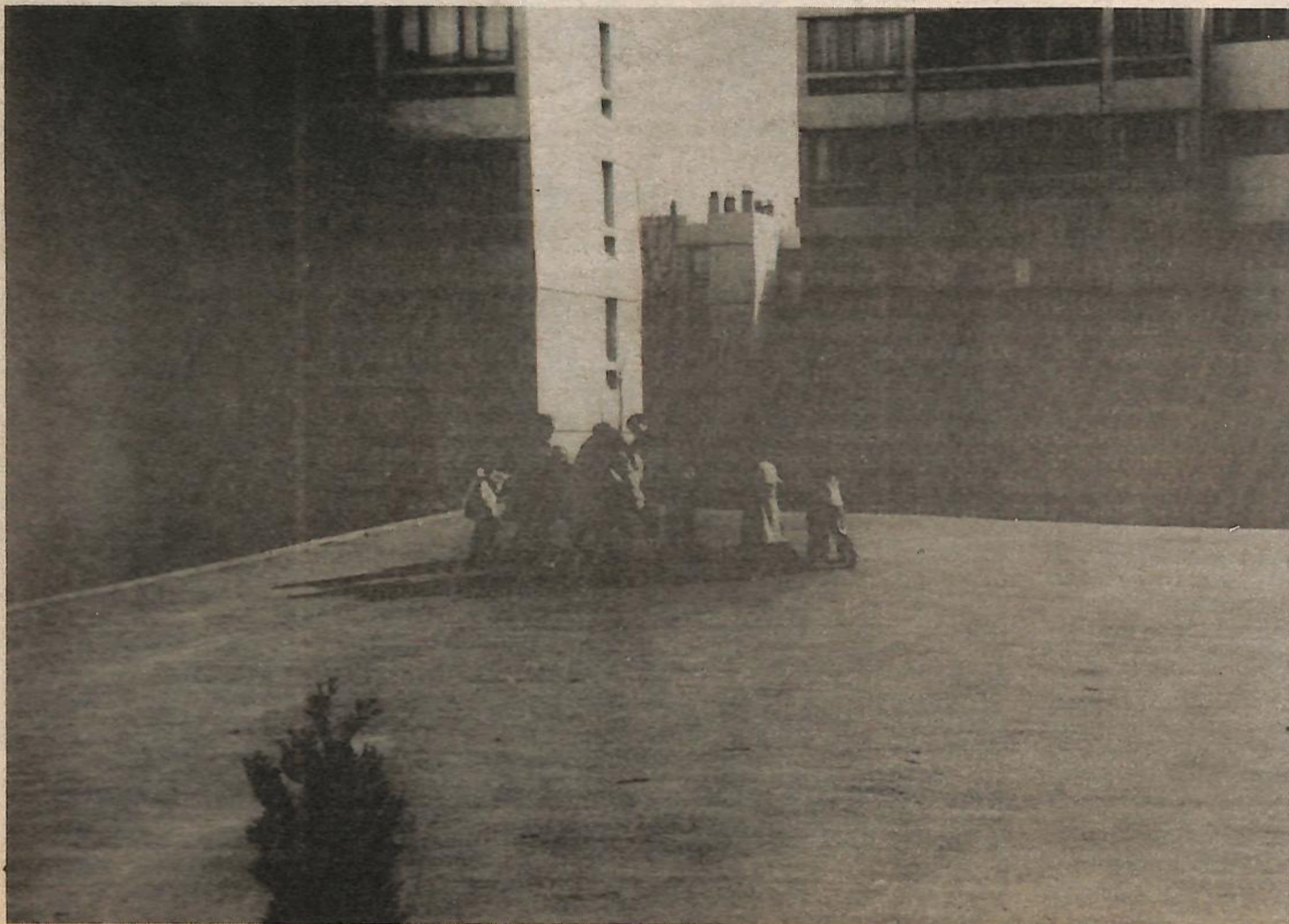


Photo Laurent Baudoin

D'êtres purs dans un jardin sans pièges qu'ils croyaient pouvoir devenir, les écologistes se sont bêtement retrouvés immergés dans le monde de «Mr Tout le Monde». Un choc pas toujours facile à vivre ...

Les médias se complaisent à enterrer l'écologie à longueur de saison. A les en croire, il n'y aurait plus d'écologie. Mais existe-t-il des écologistes? Au hasard d'une promenade, nous avons rencontré des individus bizarres qui semblaient correspondre au profil plus ou moins conventionnel des zozos patentés.

Laurent est prof au lycée de Corbigny dans la Nièvre; il vit avec Sylvie et leurs deux filles. Francine est institutrice dans un village voisin. Chris, qui vit avec elle, est un bien curieux bonhomme pour les croquants des environs qui ne peuvent pas admettre son statut d'homme au foyer.

Ils nous ont raconté leur vie, leurs problèmes d'intégration, leurs désirs et les recherches alternatives qu'ils essaient de balbutier.

Laurent: Je suis installé à Dompierre sur Héry depuis trois ans. Auparavant, Sylvie et moi tentions de «vivre» à Aulnay sous Bois, près de Paris, dans une cité HLM. C'était tellement peu le pied que pour être certain de voir ma demande de changement de poste acceptée, j'ai choisi les deux académies les moins demandées et dans la liste des postes disponibles je me suis contenté d'éliminer toutes les villes où il y avait des usines! C'est ainsi que je me suis retrouvé à Corbigny.

La Gueule Ouverte: Une fois sur place, comment cela s'est-il passé?

Laurent: Les paysans te le diraient eux mêmes: quand il y a des nouveaux, on commence par voir. Ça dure au minimum un ou deux ans. Aussi les contacts sont-ils particulièrement difficiles.

Francine: D'autant qu'il y a vraiment deux mondes qui s'affrontent. En milieu rural, il suffit qu'une fille soit en vacances pour qu'on dise d'elle qu'elle est mal habillée. Il suffit qu'on ne soit pas encore levé quand passe le facteur pour qu'on nous colle l'étiquette de fainéants.

Laurent: Pas facile non plus d'avoir des rapports sereins avec les agriculteurs quand on dénonce l'emploi qu'ils font des pesticides et des engrais chimiques. D'autant qu'ils savent parfaitement qu'ils ont tort, que leur blé n'est plus panifiable... A l'occasion du remembrement, j'ai distribué des fascicules dans le village: chacun s'accordait à dire que j'avais raison; mais que faire quand tu es complètement pris à la gorge comme le sont la plupart d'entre eux?

Cela dit, ils nous rendent volontiers service. L'autre jour j'avais dix stères de bois à chercher à Saint Saulge et c'est le maire de Dompierre qui a fait les vingt bornes en tracteur avec moi pour me dépanner. Mais il ne veut pas que ses gamins jouent avec mes filles! C'est d'ailleurs un sérieux problème, les gosses par ici. On n'arrive pas à trouver une école potable où on ne leur mettrait pas des baffes sur la figure. Pourtant, l'école, c'est le seul endroit où nos filles peuvent rencontrer d'autres mômes...

Ces chênes qu'on abat

La G.O.: Tu parlais de remembrement, tout à l'heure. Qu'est-ce que ça donne dans la région?

Laurent: Des arbres abattus, des haies arrachées, ça y va à la manoeuvre! Lorsque tu possèdes un pré avec deux noyers et que tu sais que le remembrement va le faire passer entre les mains d'un autre paysan, quoi de plus naturel que de faire couper les arbres afin de tirer quelque profit de leur bois? Il n'y a pas de raison que ce soient les autres qui tirent les marrons du feu, pas vrai?

L'autre jour, je vois arriver un mec super sapé au volant d'une CX. «Combien vous les vendez, les noyers qui sont derrière votre maison?» Il ne m'a même pas demandé si j'avais l'intention de vendre, pour lui, ça allait de soi.

Chris: Attention tout de même à ne pas faire toujours porter le chapeau au lampiste. Quand un paysan veut conserver une haie, il met un sac d'engrais dessus. C'est la tradition. Mais les types qui font le remembrement virent toute la haie au bulldozer pour ne laisser que l'endroit où se trouve le sac, ça les amuse!

La G.O.: Ils n'ont pas l'impression qu'on se fout d'eux par moment, les gens du pays?

Francine: Ça vient d'en haut, il y a des ingénieurs... Comment veux-tu que ces gens-là ne sachent pas ce qu'ils font? C'est quand même assez dingue, le fatalisme qui règne dans les campagnes.



Photo Laurent Baudoin

La G.O.: La Nièvre est pourtant un département rouge!

Chris: Si tu veux parler politique, tu as intérêt à faire tes 150 kilos par ici! Durant les législatives, j'ai eu l'occasion d'assister, dans un café, à une drôle de scène. Au comptoir se tenait un type bien habillé qui discutait politique avec deux trois gars du coin. Il les arrosait à coup de bonnes bouteilles et les autres trouvaient que tout ce qu'il disait était bien. Comme je n'étais pas du tout d'accord, je me suis approché au bout d'un moment pour faire connaître ma façon de penser. Oh, dis donc, ça n'a pas traîné: une véritable armoire m'a apostrophé: «T'es qui, toi?» -J'habite dans le coin... «T'es qui, que je te dis?» -Le mari de l'instite. «Ah, le v'là, l'autre feignant! Viens ici! Fais voir tes mains» Il tirait dessus comme un fou, j'ai cru qu'il allait me les arracher. «Qu'est-ce que tu fous de tes journées?» -Ben, je fais la cuisine, le ménage, la vaisselle... et de la musique de temps en temps. «Regardez les mains de feignant!» disait-il en montrant mes paluches. J'aime te dire que je me suis éclipsé sur la pointe des pieds dès que ça a été possible!

Il n'y a rien à faire, ils ne peuvent pas admettre que ce soit l'homme qui tienne la maison. Un jour, j'étais au crédit agricole pour faire un emprunt. Le banquier me dit: «Qu'est-ce que vous avez comme activité?» -Homme au foyer. «Vous voulez dire que vous êtes sans emploi?» -Non, je travaille à la maison. «Vous êtes au chômage, quoi?» -Pas du tout, je suis homme au foyer. «Comment voulez-vous que je mette ça sur le dossier?» A la fin, il a mis «écrivain», ça fait plus chic!

Coups bas

La G.O.: Et avec les professeurs, comment ça se passe?

Laurent: Tu ne peux pas savoir ce que le corps enseignant peut être réac! Il y a deux ans, par exemple, dans le cadre des 10% pédagogiques qui existaient encore, j'avais fait tout au long de l'année un truc sur l'écologie et les énergies douces. Les mêmes participaient et entraînaient même leurs parents parce que chaque fois qu'ils lisaient «solaire» ou «nucléaire» dans le journal, ils leur demandaient de découper l'article. A la fin de l'année, on avait un dossier plutôt épais. Les seuls à tirer une sale tronche, c'étaient les profs complètement sclérosés, pour qui seules les bonnes vieilles méthodes pédagogiques ont un sens. On m'a traité de démagogue. En conseil de profs, il y avait des engueulades pas possibles. Et puis, les coups bas, pardon! Un matin, je commence ma classe quand un gosse se lève et me déclare tout de go: «M'sieur, j'ai envie de m'engager dans l'armée!» Ça m'a soufflé qu'en quatrième on puisse avoir déjà des idées aussi arrêtées! J'ai pas répondu mais à la fin du cours, je l'ai chopé au passage. -Pourquoi tu m'as dit

ça, tout à l'heure? «Oh! Parce que j'avais pas envie de travailler et que Mr E. (un collègue!) a dit que si on avait envie de rien foutre, il suffisait de vous brancher sur le nucléaire ou sur l'armée...»

Ça fait trois ans que je suis ici, et ça fait trois ans que je vais de désillusion en désillusion. Avec Sylvie, on essaie d'inviter des profs du lycée à venir manger. Ce que c'est chiant!... Le plus terrible, c'est que quand tu discutes avec eux, ils sont toujours d'accord avec toi. On ne peut tout de même pas s'engueuler, c'est déjà assez difficile à vivre comme ça!

Le cocon

La G.O.: Avec qui vivez-vous? D'autres marginaux de la région?

Francine: Même pas, parce que nous, on s'intéresse à tout. A l'actualité surtout parce qu'on a la trouille de ce qui va nous tomber sur la tronche un de ces jours. Moi ça me paraît impossible qu'on puisse se foutre de ce qui se passe dans le monde. Qu'on dise qu'on ne sait pas quoi faire, ça, je le comprends, mais qu'on s'en foute, ça me sidère. J'ai l'impression que les autres, à côté, ça ne les gêne pas. Ils se sont fait leur petit cocon, ils sont bien ou mal dedans, c'est tout.

En plus, si tu les branches, ils ont tout de suite une réaction violente «Tu nous ennues avec ça, on ne veut pas en entendre parler». A tel point que quand par hasard l'un d'entre nous rencontre un mec intéressant avec lequel on peut discuter, il se dépêche de prévenir les copains pour qu'ils en profitent. C'est comme ça que le type se retrouve avec deux ou trois invités surprise! En fait, ça tourne dans un petit cercle, toujours le même: les artisans, les enseignants ou les fauchés parce que ceux-là sont bien obligés de poser les questions autrement.

Heu - reux

La G.O.: A vous entendre, la vie à Dompierre, c'est pas le pied. Je serais presque tenté de vous demander si vous ne regrettez pas la cité HLM?

Laurent: Je crois que nous avons tout de même noirci le tableau! Malgré les difficultés, il faut reconnaître qu'on est vachement heureux, ici.

Sylvie: A Aulnay, on vivait à deux mais pas ensemble. Lever à six heures et quart, retour à dix huit heures... Comment veux-tu faire des trucs avec quelqu'un dans des conditions pareilles? A la campagne, tu prends le temps de vivre.

A Aulnay, j'étais instite, je ne pensais jamais à moi tant je bossais avec les gamins. Je rentrais à la maison, j'avais ma fille, le boulot à la barraque, mes cours à préparer, j'étais complètement bouffée. Laurent et moi, on ne se parlait



Photo Laurent Baudoin

que de nos activités extérieures, jamais de ce qu'on aurait pu faire ensemble.

Laurent: Arrivé ici, j'ai abandonné un tas de trucs qui me semblaient super importants, comme ça, presque naturellement. La moto, par exemple, c'est quelque chose qui me passionnait, j'avais même commencé à faire de la compétition. A cette époque là, je pensais que je n'arriverais jamais à m'en passer. Ici, ça ne m'intéresse plus: Je me demande même comment j'ai pu avoir une telle passion. En fait, je suis heureux comme ça.

La G.O.: En fait, l'enthousiasme politique, tel que nous l'avons vécu quasi religieusement après 68, ce n'est pas le plus important, pour vous? Ce qui compte, ce n'est plus le boulot ou «la lutte», c'est ce qui est à côté, ce qui peut sembler secondaire pour la majorité?

Laurent: C'est si vrai que si tu me demandais par quoi j'ai remplacé ma passion pour la moto, je ne saurais pas quoi répondre. Peut-être «par rien et par tout; ce qui fait que je vis actuellement».

Sylvie: C'est à dire, en fait, les relations humaines...

Laurent: D'où, peut-être, la difficulté à communiquer avec l'extérieur: à partir du moment où tu ne joues plus, où tu te fous de ton rôle social, du personnage que tu veux être dans la société, ça ne colle plus. Les autres ne comprennent pas: les valeurs sont trop différentes.

Les valeurs... Il fut un temps où, aux valeurs dites «bourgeoises», on croyait savoir opposer un système de contre-valeurs. Maintenant, il n'y a même plus de contre valeurs, se disent in petto les valeureux reporters, ou alors c'est qu'elles ne sont pas dites.

Occuper les espaces de liberté

L'erreur, se dit in petto la modeste claviste qui ne faisait pas partie du voyage mais qui n'en pense pas moins, **notre erreur, l'erreur d'une certaine gauche, fut de vouloir édifier un nouveau «système» dans le système. C'est précisément le concept de système qui enferme.**

L'explosion de l'écologie était celle des désirs individuels, hors de tout système, le droit à la différence. L'intention était bonne. Mais à force de refuser toute loi, toute organisation des lois (toute «morale»), nous avons fini par jeter le bébé avec l'eau du bain: sous prétexte de rejeter la famille bourgeoise, on oublie les plaisirs de la fraternité de sang; sous prétexte de rejeter le couple bourgeois, on se refuse la force sécurisante de la complicité à deux prolongée dans le temps; sous prétexte de rejeter les contraintes, on fait une confiance irraisonnée à la spontanéité, etc... Comme si, nouveaux Emiles, nous étions des êtres purs dans un jardin sans pièges. Or, journalistes, instituteurs, cultivateurs, marginaux, nous vivons tous peu ou prou dans un certain système qui, lui, préexiste; nous ne pouvons lui échapper totalement. Et les contre-valeurs évoquées, il nous faut les expérimenter, vaille que vaille, à la petite semaine, à notre petit niveau, avant d'en faire des traités pour les bibliothèques du futur. Pour cela, il nous faut occuper les rares espaces de liberté que le fameux «système» nous autorise à aménager. Là réside la difficulté: la nouvelle morale en est encore à rechercher, sur le vif, son terrain d'écriture.



Photo Laurent Baudoin

Repos, petit soldat

Coupé de ta famille, de tes amis, de tout ce que tu aimes; ils ont fait de toi un soldat. Te voici uniformisé, le crâne bien rasé, ils t'apprennent la discipline. Désormais tu marches en cadence, en rangs serrés, obéissant en automate aux ordres de tes chefs, qui généralement les hurlent, te menacent, t'insultent. En avant marche! Une, deux! Demi tour à droite, droite! Bande de lavettes, z'avez pas de cul... au cul! J'en rajoute à peine, soldat, c'est ce que j'entendais de ma cellule à Metz, à l'époque où tes chefs m'emprisonnaient pour insoumission. Regarde soldat, dans cette cellule, un autre y a pris ma place.

existe des prisons trois étoiles), alors que c'est celle de la soumission et de la résignation. Ils encouragent la division par la délation, la dénonciation, en entretenant un esprit de mafia qui, reconnaissant, règne entre les anciens au mépris des bleus, en dressant les intellectuels contre ceux qui n'ont pas eu leur chance, en colportant des idées racistes, en prônant une virilité bestiale, bref en te donnant une certaine idée de l'homme, dont au fond de toi-même, tu ne dois pas être bien fier, non!

Soldat, je ne te demande pas de désertir, pas encore, mais simplement de t'informer, pour commencer. Je sais que l'information qui

Gattat, appelé du contingent, est tué la cage thoracique enfoncée et sept de ses camarades blessés, dont l'un grièvement. Tous appartiennent au 170^e RI d'Epinal, en stage au CEC n°8 de Pont-St-Vincent. Fatalité? Détrompes-toi soldat, il existait un autre chemin réservé aux convois militaires et qui menait au même endroit. Bien mieux, le chemin qui causa la mort de Camille Gattat avait été auparavant signalé aux autorités militaires locales comme dangereux. Je te laisse le soin de méditer ce fait divers qui n'est pas exemplaire, mais tout juste un exemple. Et crois-moi, ça n'arrive pas qu'aux autres.

De même j'en suis sûr, l'informa-

Autonomie

Trente mois de prison ferme. La 10^e chambre de la cour d'appel de Paris a donc doublé la peine infligée en première instance, le 31 octobre 1978, à Gilles Collomb, militant autonome âgé de 22 ans, seulement soupçonné d'avoir lancé une grenade de poil à gratter, sur la table de réveil des policiers de la 5^e Brigade Territoriale, durant la nuit de Noël 1977. Contre Gilles, le seul et vague témoignage d'un flic et l'inculpation «d'infraction à la législation sur les armes» ainsi que «violence à agent». Jean-Claude Houlbert, le coprévenu âgé de 30 ans qui, par hasard, se promenait dans le quartier ce soir-là et qui fut, lui, condamné en première instance à 10 mois de prison, peine couvrant la détention préventive, ne s'est pas présenté devant la cour d'appel et a été condamné, par défaut, également à trente mois de prison ferme. La cour a délivré contre lui un mandat d'arrêt.

Noël 1977 : le peuple se saouille la gueule, les policiers aussi. Ceux de la 5^e BT (Paris-13^e) n'échappent pas à la règle qui fait que la messe de minuit, démodée depuis belle lurette (y'a encore qu'en Auvergne ou dans les coins reculés de Bretagne...), on se rabat plus facilement sur la bouteille à bon marché que sur les cantiques neurasthéniques de Monseigneur Lefèvre. Donc chaque Noël, matraques au vestiaire, nos z'héros de l'intérieur se réunissent traditionnellement autour d'une table chargée de bouteilles et accessoirement de verres. C'est sur cette table qu'une grenade, lancée de la rue, atterrit soudain... sans éclater, puisque bourrée de poil à gratter. L'émoi dissipé, chacun se rue à la fenêtre,

puis dehors. On intercepte Jean-Claude Houlbert, ainsi que deux touristes luxembourgeois hébétés, qui seront bien vite relâchés.

Six mois plus tard, sur une «dénonciation anonyme», Gilles Collomb est arrêté à son tour. L'un des flics de la 5^eBT le reconnaît sur une planche de photos où tous les suspects sont bruns alors que seul Collomb est blond. Quant aux touristes, ils ne reconnaissent pas formellement Gilles comme étant le fuyard aperçu cette nuit-là. Gilles lui, affirme et affirmera toujours qu'il réveillonnait chez des amis au moment des faits. Ne restait plus que le témoignage plus ou moins troublant du flic en question qui, six mois après les faits est capable de reconnaître, à travers une vitre, la nuit, une personne fuyant à toute jambe... et de dos, s'il vous plaît!

A la 10^e chambre de la cour d'appel de Paris, il semble que la «Justice» ait sciemment mélangé dans une même foulée les récents événements de St Lazare et le gag et la fausse grenade dont ils soupçonnent Gilles d'être l'auteur. Le tout, n'en doutons pas, dans un climat tendu «anti-autonomes» entretenu par qui vous savez. Des gars comme Gilles, durant ces derniers mois, ont vu la «Justice» à l'œuvre et, même s'ils lui sont hostiles, ils ne s'attendaient probablement pas à être condamnés pour des actes qu'ils n'ont pas commis. Ceux-là savent désormais que le seul fait objectif qui devait, aux yeux des jurés, permettre la condamnation de Gilles, c'est son militantisme au sein du mouvement autonome. Au nom du peuple français, la justice du bon choix pour la France s'en est donnée à cœur joie.

Mandrin



Je t'ai vu faire le tour de cette piste, le fusil à bout de bras (chose d'ailleurs interdite par le règlement militaire) parce que tu n'avais pas bien compris l'ordre de l'aspirant, un appelé comme toi. Je les ai vus t'enlever toute liberté, t'humilier, ils ont tout fait pour détruire ce qui me semble le plus important chez toi ta personnalité. Et ceci, avec un mépris total de toi, de ta sécurité (parcours du combattant), de ta santé, quelles qu'en puissent être les conséquences pour ton avenir. Comme ils te méprisent, petit soldat, eux qui placent armes et matériel avant toi.

Non, ne fuis pas soldat, pas encore, écoute : Ils développent en toi un esprit malsain de compétition, en t'alléchant par des permis de bon soldat, en t'encourageant à te moquer des plus faibles. Ils te disent que l'armée est l'école de la volonté et de la patience (comme dans le civil on te fait croire qu'il

t'est donnée est triée sur le volet. La preuve : Pourquoi n'entends-tu jamais parler des décisions importantes qui règlementent la vie des appelés, ta vie; des mesures arbitraires qui restreignent ton peu de liberté, ta liberté; des accidents dont sont victimes les soldats? Plus haut, je faisais allusion au mépris total de ta propre sécurité et je ne prendrais que le dernier exemple qui m'est personnellement connu. Ça s'est passé le 14 décembre 1978 : quatre «Marmons» (camions militaires de moins de 3,5 tonnes) empruntent un chemin communal à Domgermain (à 6 km de Toul). Ce chemin est jusque là rarement utilisé par l'armée. Ce jour-là, la voie est partiellement coupée par des travaux relatifs à la réfection d'une conduite d'eau. Les trois premiers camions réussissent à franchir l'obstacle, mais pour le quatrième c'est le drame : le «Marmon» se renverse sur ses passagers, l'un deux, Camille

tion ne te parvient pas ou manifestement déformée lorsque les paysans du Larzac se rendent pacifiquement à Paris pour y gueuler le mince espoir de cultiver leur terre en paix, patrimoine paysan que l'armée s'ingénue à grignoter au fil des ans. Comme de même on te présente l'insoumis, l'objecteur tour à tour sous l'image grotesque d'un illuminé, d'un fou, d'un dangereux terroriste à la solde de l'Est, bientôt d'un autonome, que sais-je encore! Et bien moi, je t'offre l'occasion de t'informer par toi-même, comme un grand, en te rendant en personne le 22 février au tribunal correctionnel de Metz, pour 14 heures. Jacques Buclon y sera «jugé» pour le renvoi de son livret militaire.

Je ne te demande pas encore de t'abonner à la G.O., je voudrais pas t'influencer.

Repos, petit soldat.

MANDRIN

Les Circauds

10/11 mars : Stage guitare

Cette deuxième rencontre serait une approche des méthodes d'enregistrement (matériel amateur) et de la pratique d'enregistrements superposés. Parallèlement à un échange entre les participants de leurs répertoires respectifs. Participation : 150F. Arrhes : 50F à l'inscription

17/18 mars : Expression Émotionnelle

Ce marathon organisé par le Centre de Recherche Emotionnelle permettra aux participants à travers les SD (représentation de soi-même) de jouer et de revivre leurs émotions bloquées. Participation : 200F. Arrhes : 50F.

7 au 10 avril : Stage de redécouverte du sens rythmique et musical par la percussion (niveau moyen).

Approche d'une méthode d'apprentissage du rythme, basée sur des repères corporels. Cette méthode s'utilise collectivement, de façon à retrouver les fondements des jeux de groupe : polyrythmie de groupe, jeux d'écoute des autres, découverte des sons, approche des percussions rythmiques («moyen» ne veut pas dire forcément musiciens (ne) et spécialiste, mais ayant un bon sens du rythme...). (Avec Jean-Pierre Boistel). Participation : 200F. Arrhes : 50F à l'inscription

Centre de rencontres Les Circauds, Oyé, 71 610 Saint Julien de Civry.

Tél.: (85)258289. Permanence téléphonique de 11h à 13h.

Abonnement

170F à 250F selon vos revenus. 180F minimum pour l'étranger. 150F collectivités. 100F cas sociaux patentés, chômeurs, objecteurs, insoumis, taulards.

Chèque bancaire ou postal à l'ordre des Editions Patatras, Bourg de St Laurent en Brionnais, 71800 La Clayette.

(écrire en capitales)

NOM
PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE

Référendum à Millau :

88,5 % contre l'extension du camp ; 11,5 % pour .



Photo Christian Weiss

Un camp dont personne ne veut

Le camp du Larzac va devenir le trou des Halles giscardien. Sorte de gouffre tout en vertige dans lequel les illusions des castes de dirigeants bornés s'engluent et disparaissent. Toute la machine judiciaire politique a tiré au Larzac une part de ses cartouches, de sa lourde artillerie. Mais les tirs d'obus du pouvoir contre la paysannerie du plateau ont provoqué l'effet inverse de celui escompté.

Au son des canons et des arrêts de cessibilité, les rangs se ressèrent. Pas seulement ceux des moutonniers mais aussi ceux qui ont pris en sympathie leur sort. Le «vivre au pays» larzacien, dont l'écho dépasse les frontières, est devenu avec le référendum millavois particulièrement mobilisateur. Alors, le samedi 17 à midi, quelle ne sera pas la joie et la surprise d'apprendre que 88,5% des habitants de Millau ont dit «non» au camp du Larzac.

Mais quel était ce référendum ? D'abord l'émergence d'une idée qui courait dans les réunions de coordination, les parisiens parlaient même de référendum national. Avec la masse de travail et l'organisation que cela représentait, ce

projet était resté sous le coude. L'adjoint du maire de Millau, Mr Rimllinger (radical de gauche) eut la très bonne idée de réaliser le projet sur Millau même. L'initiative était intéressante car Millau représente un bastion psychologique sur lequel l'armée et les commerçants «pro-camp du Larzac» s'appuyaient avec prudence. Or Millau s'est échappée de toute pression militariste. Millau a jeté les inhibitions qui l'empêchaient de soutenir les «fous du Larzac». Raz de marée dont rendent compte les chiffres : 15 793 inscrits, 10 751 votants (ce n'est donc pas un vote à l'américaine), 10 613 exprimés, 8 819 «non au camp», 1 152 «oui» et 642 nuls. En pourcentage, cela donne : 88,5% de «non» et 11,5% de «oui».

Ce genre de plébiscite à l'algérienne appelle quelques commentaires. D'abord ceux du sous-préfet, Sartol du Jolchet, pas du tout, mais alors pas du tout, content de ce référendum qui le court-circuite. Cette sorte de démocratie spontanée n'est pas du goût des autorités publiques. Elles avaient multiplié dans la région les interventions à la radio et à la télévision pour rappeler

l'illégalité d'un tel acte. Le sous-préfet en détresse essayant de convaincre au «finish» ses administrés leur rappelait que dans un pays «il faut qu'il y ait des sacrifiés, le malheur voulait que ce fut Millau et sa région!» Et puis, séducteur ou humoriste, il déclarait au président du Syndicat d'Initiative Millavois : «vous ne savez pas la chance inouïe que le tourisme aveyronnais possède avec la création du camp militaire. Nous ferons des miradors sur la nationale 9 pour que les touristes puissent assister aux combats de chars». Encore un qui a son overdose d'holocauste ! Pour prouver pareillement sa volonté d'ouverture, le sous-préfet annonçait dans la foulée aux paysans : « Pour la Blaquièrre, pas de problème, on la démontera pierre par pierre et on la remontera au Rajal». (l'endroit où ont lieu les grands rassemblements du Larzac).

Ces plaisanteries d'un haut fonctionnaire ne doivent pas faire oublier l'enjeu du référendum. Enjeu psychologique et tactique : ces 88% de voix donnent de l'eau au moulin des paysans et apportent du poids dans le panier des négociations. Une nouvelle entrevue avec le pouvoir (Masson ou son chef de cabinet) doit avoir lieu prochainement. Les paysans arriveront plus sûrs d'eux. D'autant que la Chambre d'Agriculture

et la Fédération des Syndicats Agricoles ont signé une motion dans laquelle on lit «Pas un seul agriculteur ne sera chassé de chez lui». Il faut aussi noter que les petits vieux de Millau (catégorie que l'on soigne pendant les votes) ont protesté énergiquement contre le fait qu'on leur donnait des bulletins «oui au camp» dans les bureaux de vote ... on peut se tromper !

Cette heureuse surprise, Jean-Marie Burguière me l'a confirmée au téléphone, rend les paysans plus costauds, une fois de plus elle opère l'unification, elle redonne du moral et légitimité. Toute une sous-préfecture avec eux, ce n'est pas rien. Les Millavois étaient en effet restés assez discrets et seul les cinq cars partis à Paris le 2 décembre et le rassemblement des associations de pêche, de chasse, d'alpinisme, de spéléo et de défense de la nature avaient mis la puce à l'oreille.

La chambre de traite et la coopérative contruites sur la zone expropriée du GFA, inaugurées le 27 janvier, risquent de vivre encore de beaux jours. Le Larzac, c'est comme Lip vu par Messmer, la sortie du tunnel vue par Chirac. Chi va piano va sano.

Jean-Michel Asselin